

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Pages
EMILE SIMON.....	Un Interview de Marcel Arland.. 361
FRANCIS JEANSON	A Propos de deux grandes Philosophies de l'Existence..... 367
BEATRICE BOULAD	Recherches faites à la Bibliothèque Nationale sur les manuscrits rapportés d'Orient 372
GEORGES DUMANI.....	Le Temps de Souffrir 379
JEAN GALLOTTI.....	Chateaubriand et l'Exotisme 407
FRANÇOIS MONEIN	La Mort de l'Ane 411
JEAN DUPERTUIS	Du roman et de ses divers aspects. Essais, Romans et Poèmes.. 419
RENÉ SUDRE	Henri Deslandres, Grand Astronome Français 442

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES



Cet été...

...Sera-ce Paris, Londres, Genève, Bruxelles, Rome ?
Peut-être ne le savez-vous pas encore ? Peut-être hésitez-vous à échapper un congé relativement court, en train, ou en car ou même en avion ? Peut-être votre budget ne prévoit-il pas tant de frais de déplacement ?

Mais êtes-vous SURS DE PARTIR ? Oui ?.. Alors, téléphonez aujourd'hui même à G. PAVID et Cie. Ils vous donneront le moyen de parcourir les plus longues distances dans le temps le plus court: avec des frais ne dépassant pas deux millièmes au kilomètre. Dès lors plus d'horaires compliqués, de retards. Vous aurez à votre arrivée votre PEUGEOT, vous aurez votre carnet de triptyque qui vous permettra de passer par toutes les douanes librement, vous aurez votre essence à la taxe.

Et vous ne payerez que L.Eg. 327

*Maison Pavid
Rue Elfi Bey - Le Caire -*

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D'AUTOMNE

AUX
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé, Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager ; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE,

AU VENDREDI 1er OCTOBRE 1948.

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR — TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

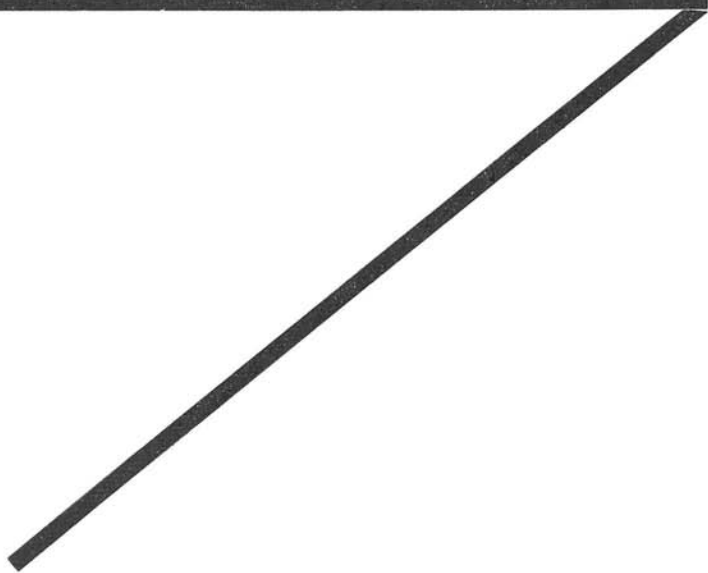
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue Ibn El-Machtoub, Tél. 45579, Madame MORIN

Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1re partie : A, A', B

2e ,, : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

* * *

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais

Cours Supérieur de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Mardi 5 Octobre 1948

LA REVUE DU CAIRE

UNE INTERVIEW DE MARCEL ARLAND

Pour arriver jusqu'à la demeure de Marcel Arland, en Seine-et-Marne, il faut traverser une campagne déserte, silencieuse, où les champs dorment entre leurs grands rideaux d'arbres sous une lumière d'hiver grise et recueillie. Parvient-on jusqu'au village même, on ne rencontre d'abord que des murs de clôture, opaques, impénétrables, dévidant leurs perspectives de pierre sur les bords des chemins vides. Les habitants ici se cachent derrière un double enclos. La maison d'Arland est pareille à toutes les autres. Mais quand, après avoir traversé le jardin où verdissent paisiblement quelques salades, on franchit le second seuil, ce n'est pas dans un intérieur villageois qu'on pénètre. Tout y décèle le raffinement de la vie de l'artiste, tentures et tapis, étagères craquant sous les livres, et les sombres écrins de Rouault assemblant leurs gemmes colorées sur les murs. Il n'est pas jusqu'à la qualité de la lumière qui baigne cet appartement, à la fois transparente et pleine de mystère, qui ne semble avoir quelque rapport avec l'oeuvre même d'Arland.

—Votre dernier recueil de nouvelles, Arland, s'intitulait un peu singulièrement : "*Il faut de tout pour faire un monde*". Et certes, il y a de tout dans votre livre, un univers complet s'y recompose comme dans ces tympanes de cathédrales où l'on voit autour de Dieu s'ordonner l'orbe entier de la Création, depuis les démons jusqu'aux anges, depuis les damnés jus-

qu'aux élus. Cependant, les damnés dans votre livre paraissent en bien plus grand nombre que les élus ; non pas précisément les damnés, mais les représentants d'une humanité misérable, déchue, meurtrie, des hommes sans bonheur et sans force, parfois cruels, souvent tortueux et rusés, presque toujours en proie à des convoitises misérables qu'ils n'ont même pas la force d'assouvir. D'où vient un choix si douloureux ?

—Je n'ai pas choisi. *Il faut de tout...* a été écrit assez lentement : les premières nouvelles datent de 42. Quand je l'ai relu sur éprouves, quand j'ai pu découvrir l'ensemble, j'ai été surpris moi-même qu'il fût assez sombre. Sans doute ai-je subi en le composant l'influence de l'époque, qui n'était pas elle-même particulièrement radieuse. Mais enfin, s'il peut paraître sombre, il n'est nullement désespéré. Je n'aime pas la littérature "noire" ; elle me semble fausse et facile. Mon livre ne manque pas d'éclaircies, vous y trouverez même des personnages, assez ratés il est vrai, que je tiens pour fort dignes de respect.

—Le titre de votre ouvrage prétend-il couvrir de son indulgence la médiocrité morale de ces hommes ? Ou avez-vous simplement voulu sauvegarder par ce titre la liberté souveraine du romancier qui, en effet, a besoin de mal et de bien, de bassesse et de grandeur, pour composer lès ombres et les lumières de son ouvrage ?

— Il ne s'agit pas d'indulgence. Prenez mon titre comme vous avez pris, par exemple, *l'Ordre* et *Les plus beaux de nos jours*, où il entre une bonne dose d'antiphrase. Il va de soi que pour former le monde que nous souhaitons, il faudrait d'autres personnages ; ou du moins faudrait-il que ces personnages eussent changé. Mais je n'ai pas écrit en moraliste ; je n'ai cherché qu'à peindre des hommes vrais. Au reste, ce n'est pas en ignorant le mal qu'on sert le bien.

Et puis, quoi ! Si misérables que puissent sembler beaucoup de mes personnages, il n'en est aucun qui me semble *condamné*, aucun qui n'ait ou ne puisse avoir ses heures de grâce, aucun qui ne réclame d'être sauvé. C'est un monde en attente. Mais je ne cherche pas une justification. Car enfin il n'est aucun d'eux qui ne m'émeuve et que je n'aime; sinon je ne les peindrais pas. Il m'est nécessaire, et il me suffit, de les aimer; à ce moment-là, je l'avoue, toutes questions de bien ou de mal disparaissent pour moi; ils retrouvent tous à mes yeux la même innocence. C'est à vous, lecteur et critique, de les juger; à moi aussi si vous l'exigez, mais lorsqu'ils peuvent se passer de moi.

—Pour juger ses créations, il faut donc que l'homme se sépare du romancier. Si vous permettez, c'est donc l'homme en vous que j'interrogerai à présent, pour savoir s'il croit à des valeurs morales, — des valeurs qui seraient autres que celles que notre hypocrite société désigne communément comme telles ?

— Comment voulez-vous que je ne croie pas à des valeurs morales ? J'y crois trop pour en discuter ici. En voici une pourtant, puisque nous parlons d'oeuvres littéraires : c'est le complet dévouement d'un écrivain à son oeuvre, et le souci de lui donner toute la beauté dont il est capable.

—Ce mot de beauté me fait songer qu'en effet peu d'écrivains aujourd'hui songent à parer leurs oeuvres. Et parer n'est pas le mot juste. Car une oeuvre belle, c'est du dedans que la beauté l'imprègne et l'illumine. Peu d'écrivains ont aujourd'hui le souci de se dévouer à leur art, et il n'est pas jusqu'à ce mot d'art qui ne soit frappé de discrédit aux yeux de la génération nouvelle. Voyez-vous là les signes d'une décadence ? Ou bien pensez-vous qu'une nouvelle esthétique est en train de se définir où ce que nous appelions les *valeurs d'art* n'a plus cours, — où ce qui compte c'est l'accent

de l'auteur, son originalité, sa véhémence, sa capacité d'étonner et de surprendre.

— Je ne sépare point les “valeurs d'art” de ce que vous appelez l’“accent et l'originalité de l'auteur”. C'est dans le respect de ces valeurs que l'écrivain manifeste, de la façon la plus sûre et la plus durable, son accent et son originalité. Mais il est exact qu'en ces dernières années, une sorte de terreur et une sorte de reniement ont pesé sur les lettres françaises. Le mot “art” à lui seul impliquait une condamnation. Un livre ne devait tendre qu'à une action immédiate. Quant au reste : souci de la durée, respect et patient amour de l'oeuvre, quant à tout ce qui avait fait — et ne cessera de faire — la noblesse essentielle de l'écrivain, ce n'était plus que jeux attardés ou monnaie de dupes. Remarquez que le public ne s'y est pas trompé : jamais plus qu'à présent il n'a lu et relu les oeuvres où précisément l'art se trouve porté à son point le plus haut.

Mais déjà, les jeunes écrivains commencent à oublier ces mots d'ordre, et le roman reprend quelque essor, au déclin des modes américaines ou existentialistes, dont il aura su tirer profit.

—Croyez-vous que nous assisterons à un retour vers les formes classiques du roman français ?

— Il n'y a pas de “formes classiques” du roman français, qui va de la *Princesse de Clèves*, à la *Cousine Bette*, de *Marianne* à la *Chartreuse de Parme*, d'*Adolphe* à *Madame Bovary* ou à la *Terre*, du *Grand Meaulnes*, ou de la *Porte Etroite* à l'*Espoir*. Si, d'un roman nouveau on entend dire qu'il rappelle telle ou telle de ces oeuvres, on peut se méfier et la tenir pour peu viable. Tout art évolue, et ne vit que de son évolution. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des constantes dans l'art du roman, et de plus précises encore dans l'art français du roman.

— Lesquelles ?

— Celles-ci, entre autres : le roman français fait des dissonances une harmonie ; son équilibre n'est pas celui du repos ou des règles, c'est l'équilibre de l'intelligence, de l'imagination et du coeur, c'est-à-dire, en quelque sorte, le plus haut équilibre de la poésie.

Mais, d'une façon qui semblera élémentaire, disons que le roman suppose, chez l'auteur, assez de modestie pour s'effacer devant ses personnages ; assez d'intelligence et d'abandon pour les atteindre, les comprendre et les suivre ; assez de fraîcheur et de naïveté pour épouser sa fiction ; il suppose une foi dans l'homme qui lui permette de peindre déceimment les hommes ; et surtout un amour, une ardeur, un frémissement — celui de la vie — qui, du coeur de l'écrivain, passe à celui de ses personnages ; il réclame un homme qui se soit donné à sa création.

— Une dernière question. Croyez-vous que l'écrivain, que le romancier ne doive aucunement se soucier d'être moderne, qu'il puisse valablement s'abstraire de l'atmosphère et des problèmes qui définissent son époque ? En d'autres termes, êtes-vous partisan d'une littérature *inactuelle* — inactuelle comme l'était celle de Racine par rapport aux événements du règne de Louis XIV — et croyez-vous que cette inactualité soit la marque et la sauvegarde d'un certain classicisme ?

— Dans l'homme aussi, il y a des constantes. Sans quoi l'homme, tel que le représentent les oeuvres anciennes, ne nous intéresserait plus. Croyez-vous qu'un lecteur d'aujourd'hui soit essentiellement différent d'un instituteur, d'un petit rentier ou d'un paysan de 1914 ?

Je ne prétends nullement qu'un écrivain doive se fermer à son époque. Et comment le pourrait-il ? Elle l'influence toujours. A cinquante ans d'intervalle, deux sensibilités également vives, deux arts également

accomplis, révèlent deux époques très différentes. Il n'est pas d'oeuvres qui ne portent témoignage sur leur temps; et presque toujours elles le portent d'autant plus profondément qu'elles ne l'ont pas cherché. Après cela, qu'un écrivain se soucie exclusivement d'être moderne, de faire moderne, d'exercer une action immédiate, il a raison de le faire s'il y trouve l'expression naturelle de son tempérament. Mais n'en faites pas une règle ; laissez chaque écrivain dire ce qu'il a à dire et de la seule façon qui lui soit naturelle... Il y a toute une littérature qui s'ébauche à mi-chemin entre le reportage et le roman; elle n'est pas négligeable en elle-même; et puis, par son accomplissement, elle purifiera le roman; les romanciers qui se sentent mal faits pour ce nouveau genre n'essaieront plus à tout prix d'être actuels, et peut-être atteindront-ils à une actualité plus profonde.

EMILE SIMON

A PROPOS DE DEUX GRANDES PHILOSOPHIES DE L'EXISTENCE

M. Paul Ricœur — à qui l'on devait déjà un très bel ouvrage d'ensemble sur l'oeuvre de Jaspers, en collaboration avec M. Mikel Dufrenne (1) — nous présente ce mois-ci une remarquable étude intitulée "Gabriel Marcel et Karl Jaspers" (2).

Cette confrontation de deux philosophies à certains égards si voisines lui permet de mieux dégager ce que chacune d'elles comporte d'essentiel. Et la première partie du livre est précisément consacrée à la différenciation de leurs rythmes propres, en guise d'introduction au perpétuel dialogue qui se poursuit, au travers d'analyses plus détaillées et plus techniques, dans les deux autres parties.

D'emblée, l'auteur nous prévient de ce que fut son intention fondamentale : mettre au point la signification nouvelle qu'a prise pour lui l'oeuvre de Gabriel Marcel, par suite de sa re-lecture "après un long périple parmi les autres philosophies modernes dites *existentialistes*". Et s'il a choisi Jaspers comme répondant, au lieu de Sartre ou de Heidegger, c'est bien parce que sa grande parenté d'esprit avec G. Marcel permettait

1) "Karl Jaspers et la philosophie de l'existence", préface de Karl Jaspers. Editions du Seuil, Paris 1947.

2) Editions du Temps présent, Paris 1948.

le difficile effort “de double sympathie”, indispensable en pareil cas. A coup sûr, la méthode est bonne, si l'on en juge par la très réelle fécondité qu'elle manifeste tout au long de l'ouvrage. Aucun résumé ne saurait dispenser de lire ces innombrables analyses — dont la richesse et la profondeur n'excluent à aucun moment la clarté qu'on est en droit d'en attendre. Aussi bien notre propos n'est-il point ici de suivre la ligne adoptée par leur auteur, mais plutôt d'insister sur les caractères communs aux deux philosophies qu'il envisage, et de nous demander dans quelle mesure ces caractères sont exigés par une perspective existentialiste — voire dans quelle mesure ils sont compatibles avec une telle perspective. Ce qui revient à mettre l'accent sur la sourde opposition, impliquée tout au long de l'ouvrage, entre un existentialisme orienté vers Dieu, et l'existentialisme “athée”.

Tout le problème se pose, évidemment; autour des notions de *métaphysique* et de *transcendance*. M. Paul Ricoeur, dans le sous-titre même de son étude, définit les deux philosophies qu'il met en parallèle comme étant l'une celle du “mystère”, l'autre celle du “paradoxe” : c'est marquer d'emblée le souci plus métaphysique que moral qui anime et sous-tend cette forme d'existentialisme qui leur est commune. La condition humaine apparaîtra bien sous les espèces d'une expérience effective, d'une expérience vécue par le philosophe — et qu'il s'efforce ensuite de rendre communicable dans sa singularité même aux autres hommes — mais cette expérience si douloureuse, si inquiétante, si dramatique, et même si tragique soit-elle, ne fournira guère que le thème d'une constatation, d'un “éclaircissement” et d'une investigation, à vrai dire souvent très profonde. La tension même qu'on y dévoile en l'éprouvant, tantôt on l'accentue jusqu'à en faire une déchirure, tantôt on l'apaise en cherchant refuge dans le recueillement,

mais toujours elle demeure plus décrite que ressaisie ; elle représente une réalité plus qu'elle n'exige un effort de réalisation. La conscience en la vivant, s'y choisit en quelque façon passive et spectatrice. Et, bien sûr, l'allure est toute différente de ce que l'on peut voir dans les philosophies intellectualistes : car cette passivité est vibrante, et le spectateur comprend qu'il est, lui aussi, "dans le coup". Mais il conçoit sa participation au spectacle comme un entraînement qu'il subit, et non comme une adhésion active, susceptible le cas échéant d'en modifier les lignes de force. Le courant qui passe, il sait bien qu'il en vit : mais ce courant circule entre des pôles qui d'avance et fatalement en imposent le sens. Ces philosophies considèrent la condition humaine, et se considèrent elles-mêmes comme polarisées ; par là, il semble qu'elles mettent entre parenthèses la responsabilité morale de l'homme dans sa propre polarisation.

C'est ainsi que, découvrant dans l'existence humaine une "quête de l'être", elles nous invitent à y saisir non point une attitude de l'homme mais le signe d'une "transcendance" — dont elles font dès lors le "véritable enjeu" de leur réflexion. Aussi nous impose-t-on d'adopter pour axe de référence "l'exigence ontologique", et de concevoir la philosophie de l'existence comme étant "dans son sens *métaphysique*". L'existence étant en elle-même orientée, la philosophie l'est aussi, et se définit par suite comme "recherche d'une dimension proprement *métaphysique* du monde". Pour Gabriel Marcel, la condition incarnée, apparaissant comme une épreuve et, à la limite, comme une captivité, implique une délivrance et un refuge sous la forme d'un Etre suprême. Pour Jaspers — le monde apparaissant comme "le manuscrit d'un Autre" (un peu à la manière de Descartes, qui le concevait *à priori* comme "écrit en langage mahématique"), et l'existence appa-

raissant comme le lieu d'où on le déchiffre — la philosophie ne peut plus être que "l'exploration des chiffres". Pour l'un et pour l'autre, l'existence *est* en elle-même *échec*, et cet échec appelle sa résolution, en quelque sorte inscrite elle aussi dans la réalité — mais cette fois dans une Réalité absolue. La misère de ma condition exige un Etre qui la fonde, mais aussi qui la dépasse et la compense, et je n'ai le choix qu'entre l'affirmation de cet Etre et l'abandon au désespoir. A aucun moment cet échec, dont on fait l'indication d'une Réalité supérieure, n'est présenté comme pouvant procéder d'une attitude fautive, d'une *conduite d'échec* sur un plan strictement humain.

Et cependant, lorsqu'ils critiquent les théories classiques de la connaissance, Jaspers et Marcel dénoncent bien le souci de "cette existence que nous sommes" de se trouver, dans la solidité du savoir, "un refuge, un alibi pour son sommeil et sa mort vivante". Mais comment concilier, avec la signification morale d'une telle attitude, le sens métaphysique attribué par ailleurs à un "appétit d'être" — dont pourtant il paraît malaisé de la distinguer ? La recherche de l'être ne serait-elle pas, elle aussi, la tentation "naturelle" d'une conscience condamnée à exister, impuissante à se rejoindre jamais pour s'endormir enfin dans quelque définitive coïncidence avec soi-même, et poursuivant désespérément une consistance inaccessible — qui serait sa négation ?

En d'autres termes, le *fait* même de notre existence peut bien être mystérieux et paradoxal; mais il s'agit de savoir si la philosophie n'élude pas le problème humain, quand elle conditionne le *sens* de notre existence par la considération de ce mystère ou de ce paradoxe. L'exubérante richesse d'oeuvres comme celles de Jaspers et de Gabriel Marcel, l'extraordinaire pouvoir de compréhension de l'humain qui s'y trouve mis en jeu, ne sauraient nous faire oublier qu'elles propo-

sent à l'homme — plus qu'un effort moral d'accès effectif à l'humain — une tentative d'évasion, soit dans l'invocation passive d'un Au-delà, soit dans l'ultime Silence, où s'exprime et se résout l'inéluctable échec de son existence. A l'image du souci qui les anime, le ressort dont elles sous-tendent l'existence est *spirituel et religieux* : l'existentialisme athée estime qu'un tel ressort ne peut communiquer à l'homme qu'une force centrifuge, susceptible de le divertir de ses responsabilités effectives. Aussi s'efforce-t-il de lui substituer un *ressort* pratique : le souci, pour chacun, de se tenir responsable de son échec, et de renoncer à une attitude qui l'implique inéluctablement — puisqu'elle en confirme la fatalité en concevant sa résolution dans une perspective métaphysique, en s'abandonnant à l'espoir d'une réussite dont la promesse serait acquise dès le départ. Quelle que soit notre origine, et quel que soit notre aboutissement par delà cette existence, nous avons ce chemin à parcourir, en nous faisant homme parmi les hommes. Il s'agit pour nous de choisir entre la description de notre insuffisance, dans l'attente d'une Liberté authentique dont nous aurions cru entrevoir l'indication, et l'effectuation progressive d'une liberté concrète — dans un monde où l'humain exige d'être patiemment réalisé avant qu'on ne s'y préoccupe de son éventuel dépassement.

FRANCIS JEANSON

RECHERCHES FAITES
A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE
sur les manuscrits rapportés d'Orient

Lorsque, visitant en Juillet dernier la Bibliothèque Nationale de Paris, je consultai les catalogues du Département des Manuscrits, je ne me doutais guère de ce qui se cachait sous ce titre innocent : "Missions Archéologiques en Orient". Je n'imaginai pas que l'adjectif : archéologique, peut s'entendre de plusieurs manières différentes et se définir notamment: ce qui a trait non seulement à la recherche, mais aussi à l'acquisition de documents anciens. Et pourtant peut-on reprocher à Richelieu, à Mazarin et à leurs successeurs d'avoir, par l'entremise de nombreux émissaires, "écumé" la Grèce et l'Orient de leurs livres les plus précieux ? Que les détenteurs de ces documents les aient cédés de bonne grâce, ou qu'ils s'en soient desaisiés contre espèces sonnantes, qu'ils n'en aient pas connu la vraie valeur ou qu'à la possession de ces trésors ils aient préféré de joyeux louis, dans aucune de ces différentes hypothèses on ne peut soulever de querelle à ces amateurs éclairés que furent les grands ministres français des XVIIème et XVIIIème Siècles.

Aujourd'hui les précieux volumes, méticuleusement catalogués, étiquetés et accompagnés de notices explicatives, ne quittent leurs rayons qu'après que de

sérieuses garanties ont été prises à l'endroit de leurs lecteurs éventuels. Et le voyageur qui, arrivant d'Orient, visite le Département des Manuscrits, a la joie de retrouver, dans une ambiance de silencieux recueillement et de sévère élégance, les vestiges les plus authentiques du pays qu'il a quitté.

*
* *

“Missions Archéologiques en Orient”, tel est, en effet, le titre d'un ouvrage en deux volumes qui fait partie de la série intitulée : “Documents destinés à servir à l'Histoire de France”. L'ouvrage général, imprimé par les soins de l'Imprimerie Nationale, a été édité en 1902. Il se trouve au Département des Manuscrits sous la cote : T.1.84. - Les deux volumes consacrés aux Missions Archéologiques sont dus à H. Omont.

Ces Missions, dont les premières remontent à l'époque de Richelieu, avaient pour but de rechercher en Orient les manuscrits anciens ou tous autres documents de valeur, de les acquérir pour le compte des souverains français ou de leurs ministres et de les expédier en France.

Missions entreprises au XVIIIème Siècle.

Richelieu, le Chancelier Séguier et Mazarin chargé, à tour de rôle, le Père Athanase, prêtre grec qui se trouvait à Paris, de leur procurer des manuscrits de provenance grecque et plus généralement orientale. Deux cents manuscrits, rassemblés par le P. Athanase, sont conservés dans le Département des Manuscrits. Sur ce total, il faut en compter 113 rapportés du Mont-Athos, à la suite du voyage que fit le Père au fameux monastère en 1647. Une douzaine de volumes viennent de la ville de Météores en Thessalie ; neuf

d'Enclistra, dans l'île de Chypre ; quelques autres furent acquis à Constantinople et le reste provient du fonds personnel du P. Athanase. A la mort du Père, le Chancelier Séguier s'empara de ses biens par droit d'aubaine. D'après le droit d'aubaine, qui fut aboli à la Révolution, le Roi ou les grands seigneurs étaient fondés à mettre la main sur les biens de l'étranger décédé en France. C'est ainsi que le Chancelier acquit non seulement les manuscrits du Père Athanase, mais aussi divers papiers, lettres, notes qui lui avaient appartenu et qui se trouvent maintenant dans le fonds du supplément grec de la Bibliothèque Nationale. Du reste la plupart des autres manuscrits, qui avaient été soi-disant acquis par le Chancelier, n'avaient, en réalité, jamais été payés.

Après la mort du Chancelier Séguier, tout cet ensemble revint à son petit-fils, le Marquis de Coislin. C'est pourquoi le tout est désigné aujourd'hui du nom de : Fonds Coislin. Les manuscrits du Fonds Coislin ont été soigneusement répertoriés et un catalogue a été dressé. Précédé d'une importante et fort intéressante préface, il a été édité durant la Guerre sous ce titre : "Catalogue des Manuscrits Grecs - Fonds Coislin" par R. Devreesse. A la préparation de cet ouvrage a collaboré une jeune bibliothécaire du Département des Manuscrits, Mlle Marie-Louise Concasty, dont j'ai eu l'occasion de faire la connaissance à la Bibliothèque Nationale et qui m'a confirmé verbalement les détails qui précèdent.

Certains des livres du Fonds Coislin portent la signature du Père Athanase lui-même : "Athanasius R (ector) emit hunc librum summo valore" (Le Recteur Athanase a acheté ce livre de grande valeur). La mention dont nous donnons la reproduction provient du manuscrit portant le numéro 279. Le manuscrit en question est une transcription en langue grecque de la

Somme Théologique de Saint Thomas ; la mention se trouve au bas de la page de garde finale. On verra par deux extraits d'une lettre adressée par le Chancelier à un tiers avec quelle impatience Séguier attendait l'arrivée des précieux volumes. Le P. Athanase a également laissé d'autres manuscrits qui se trouvent à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Enfin, à l'époque à laquelle le Père faisait ses fructueux voyages (fructueux pour le Chancelier ! mais guère pour lui-même) un voyageur russe du nom de Soukhanof, visitait également le Mont-Athos et acquerrait d'autres manuscrits qui partirent pour Moscou. (Sur cette question consulter l'étude très complète du Père Braconnier, Jésuite : "Mémoires pour servir à l'Histoire des Monastères du Mont-Athos")

Apprenant les services rendus par le Père Athanase à Richelieu et au Chancelier Séguier, un prêtre du Mont-Liban, nommé Serge, s'offrit à procurer également des manuscrits au Cardinal. Omont nous renvoie ici aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Mais il ne semble pas qu'il ait été donné suite à cette proposition.

Monceaux et Laisné sont envoyés à leur tour en mission en Orient entre les années 1667 et 1675. Ils en rapportent pour Colbert 77 volumes divers comprenant des Evangiles, des Livres de Psaumes, des Recueils d'Homélie des Pères de l'Eglise, des Vies de Saints, tous manuscrits grecs. A peu près à la même époque Vaillant (1668-1674) trouve en Mésopotamie et à Constantinople des manuscrits en langue syriaque. Les premiers et le second sont aidés dans leurs recherches par André, patriarche des Syriens à Alep.

Nous arrivons enfin aux missions très importantes du Père Wansleb (1671-1675) : importantes par le nombre des manuscrits rapportés : près de six cents, exactement 591 ; manuscrits grecs, syriaques, persans, arabes, turcs ; livres sacrés, livres d'Histoire, Vies des

Pères du Désert. Le Père Wansleb, dominicain allemand, est envoyé pour la première fois par Colbert en Orient en 1671, muni d'instructions détaillées, émanant du ministre lui-même sur la manière dont il doit s'acquitter de sa mission. Il visite Chypre, la Syrie (Tripoli et Damas), le Liban (Saïda) et enfin l'Égypte où il descend jusqu'à Béni-Souef. Il tient son *Journal de Voyage* qui est conservé à la Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, sous le No. 435 des manuscrits du Fonds Italien. Il rédige également une *Histoire de l'Église d'Alexandrie*. Pendant tout le cours de ses pérégrinations il envoie à Colbert de nombreuses lettres publiées dans l'ouvrage d'Omout. Ces lettres sont datées d'Alep, de Saïda, du Caire, d'Alexandrie, de Constantinople. Elles contiennent, en majeure partie, le détail de ses recherches et de ses acquisitions.

Peu après le retour du P. Wansleb, le Marquis de Nointel se rend à Constantinople comme Ambassadeur de France. Il est accompagné de Galland, le futur traducteur des *Mille et Une Nuits*. Celui-ci ne part pas seulement à la recherche de nouveaux manuscrits : il poursuit aussi un plus noble but, il veut s'efforcer d'obtenir l'assentiment de l'Église Grecque à un projet d'Union des Églises. Effectivement une profession de foi est signée par les chefs de l'Église Orthodoxe : le texte se trouve sous le No. 67, manuscrits du Fonds Arménien. Mais le projet n'aboutit pas. — Les instructions que Colbert remet à Galland avant son départ révèlent de la part du ministre une connaissance très approfondie des littératures sacrée et profane de l'Orient. Il dit notamment : “Les observations que l'on peut faire sur un pays se réduisent à trois chefs : nature du pays, mœurs de ses habitants, état des arts et des sciences”. Et il engage le voyageur à se documenter sur ces trois points. Galland, outre la fameuse profession de foi, rapporte plusieurs manuscrits et objets d'art, cependant

que le marquis de Nointel rassemble des antiquités qui se trouvent aujourd'hui au Louvre.

Cependant Maillet, consul de France au Caire, assiège Colbert de lettres en vue de faire transporter d'Alexandrie et ériger à Paris la Colonne Pompée pour servir de piédestal à une statue de Louis XIV. Il multiplie les mémoires détaillés sur la Colonne et les moyens de la faire enlever. Mais ce projet ne sera, heureusement, pas suivi d'effet. La Colonne Pompée se trouve toujours parmi nous.

Paul Lucas, protégé de la Duchesse de Bourgogne, est envoyé par Pontchartrain en Orient pour le compte de Louis XIV. Il effectue une dizaine de voyages, principalement en Libye et en Cyrénaïque. Il écrit un "Mémoire d'un voyage dans les montagnes de Derna" et un "Mémoire des inscriptions, dessins, et manuscrits envoyés à l'abbé Bignon, bibliothécaire du Roi". Ce mémoire est accompagné d'un envoi de graines, de plantes et de bijoux.

Les autres voyageurs du XVIIème Siècle, moins importants que ceux que nous venons de citer, sont les P.P. Besson et Pétis de la Croix, Sauvau, Du Puy, qui partent pour le compte de Colbert; Girardin, ambassadeur de France à Constantinople, qui visite la Bibliothèque du Sérail et s'y procure plusieurs manuscrits qui furent payés par Louvois.

Missions entreprises au XVIIIème Siècle.

Sous les règnes de Louis XV et Louis XVI les principaux voyageurs sont le Marquis de Bonnac, Sevin, Villeneuve et Fourmont. Sevin écrit dans une lettre à Maurepas : "Grâce aux soins également vifs et ardents de Mr l'Ambassadeur, les mesures que nous avons prises par rapport aux différentes provinces dépendantes de l'Empire du Grand Seigneur contribue-

ront beaucoup à enrichir la Bibliothèque du Roi". On peut donc parler d'une véritable "tournée archéologique" des provinces de l'Empire Ottoman. — Claude Lamarre, consul de France à Tripoli, écrit en 1729 à l'Ambassadeur de France à Constantinople qu'il a demandé au Patriarche d'Antioche et aux Evêques du Mont-Liban de lui procurer des manuscrits pour le Roi. C'est qu'en effet l'ambassadeur de France auprès du Grand Turc est, en ce qui regarde les prospections archéologiques, une sorte d'envoyé permanent merveilleusement placé pour épier les belles occasions et veiller à l'acquisition de pièces intéressantes.

A partir de la seconde moitié du XVIIIème Siècle les voyages en Orient se multiplient et s'organisent. Mais ils ne présentent plus l'intérêt que pouvaient offrir les anciennes expéditions. Du reste les possesseurs des manuscrits convoités, mieux avertis de la valeur de leurs trésors, ne s'en dessaisissent plus avec autant de facilité. — Le jour viendra bientôt où les peuples de l'Orient, réveillés de leur long sommeil, apprendront à leur tour à conserver et à étudier les précieuses reliques de leur passé.

BEATRICE BOULAD

LE TEMPS DE SOUFFRIR

LA TRAGÉDIE GRECQUE

C'est une situation tragique que celle de la Grèce en cette heure où elle espérait, où toutes les nations qui savent ce qu'ils doivent à son héroïsme espéraient qu'elle obtiendrait la juste récompense de ses efforts et de ses sacrifices. Si un peuple mérite la reconnaissance du monde c'est bien la vaillante Grèce. La voici qui se débat au milieu des difficultés d'une crise intérieure, d'une grave crise de régime. Lutte épuisante, si l'on pense surtout que des influences étrangères donnent à cette lutte un caractère particulièrement aigu et, qu'autour du dogme démocratique, se joue une partie secrète redoutable, entre deux conceptions politiques dont on voudrait faire de la Grèce l'enjeu— ou la victime.

Au lendemain d'une guerre qui a transformé la Grèce en un vaste cimetière où chaque famille a un mort à honorer et à pleurer, qui a ruiné un pays déjà vivant par le seul paradoxe d'une volonté nationale entêtée à faire rendre à un sol ingrat plus que le maximum, au lendemain d'une guerre impitoyable la Grèce attendait plus de justice.

Peut-on dire que son sort soit devenu meilleur et que justice lui ait été rendue ? Peut-on dire que parmi les petites Puissances, la Grèce, malgré les promesses, les grands mots dont les Chancelleries n'ont jamais

été avarés, malgré la générosité apparente des discours et des actes, n'est pas la plus oubliée et la plus sacrifiée ?

Et aux difficultés intérieures, dont elle n'est pas seule responsable, voici que les grands Puissances elles-mêmes lui créent de plus graves difficultés extérieures, que rien n'explique ni ne justifie. Et San-Francisco vient à peine de clôturer ses travaux ! A San-Francisco on a proclamé — est-ce seulement du bout des lèvres ? — le droit à la vie pour tous les peuples sous la garantie de la collectivité des peuples. On a proclamé que les petites et grandes nations avaient les mêmes droits. On a proclamé une justice égale pour tous et le même privilège pour tous de vivre dans la paix, la dignité et la sécurité. On a proclamé la fin des intrigues et des camouflages d'influence. Les belles proclamations ! Mais les délégués s'étaient à peine envolés sur les avions de retour, que toutes ces promesses, en fait sans vie, ont été balayées par le vent. Qu'en reste-il ?

Une Grèce pantelante, une Grèce offerte à la convoitise, une Grèce menacée de toutes parts. A qui ferait-on croire que le synchronisme des campagnes de presse dans certaines capitales ne sont pas inspirés par les Chancelleries intéressées ?

Or que demandent les Grecs ? Qu'ont-ils toujours demandé ? La sécurité des frontières et le maintien du statu quo en ce qui concerne les territoires spécifiquement hellènes. Pourquoi veut-on nier un droit logique, parfaitement humain ? N'est-on pas justifié à voir dans des agressions, aussi soudainement annoncées que surgies, un jeu de détestable politique, de chantage et de mensonge ?

Ce manquement à la simple justice internationale ne peut que nous faire douter de l'efficacité d'une paix que rien n'annonce d'ailleurs. Une paix imposée par

les seuls forts ne serait même pas une paix de compromis, mais la préface d'une nouvelle guerre dans dix, vingt ou trente ans. La paix qu'on nous prépare ne peut apporter avec ses prémices actuelles que déceptions, rancœurs et haines.

La Grèce vit une tragédie sans pareille. Elle ne menace personne et elle est menacée de tous côtés. Oublie-t-on qu'aux confins de l'Europe ce petit pays si grand par son passé, si héroïque par son présent, si vivant, est une nécessité géographique et constitue une sorte d'équilibre dont les Balkaniques d'abord, et aussi les voisins plus éloignés ont besoin pour maintenir un ordre européen cohérent et un trait d'union efficace avec l'Asie toute proche ?

La campagne amorcée contre la Grèce est sérieuse en soi, aussi bien qu'en ses répercussions inévitables. Les hommes ne seront-ils donc jamais des frères ? Les leçons de la guerre seront-elles perdues ? L'effroyable suggestion de meurtre qui fut à la base des politiques anciennes va-t-elle, sous des apparences différentes, continuer d'inspirer les directives supérieures ? Cette menace, comme dit un moraliste attristé, risque de s'amplifier de jour en jour et de peser, épouvantable fatalité, sur des millions d'hommes. - 20 Septembre 1945.

*
* *

GUERRE, PAIX ET BOMBE ATOMIQUE

Par la reddition du Japon, la guerre a pris fin. Les peuples ne peuvent que se réjouir de cette défaite dernière qui vient s'ajouter aux autres défaites de l'Axe, car la civilisation semble enfin sauvée... Hélas, nous disons bien : "semble sauvée", parce qu'au moment même, l'effrayante invention de la bombe atomi-

que est venue poser une terrible menace sur ce que l'univers, les peuples et les hommes entendent par le mot de civilisation. Si d'autres se réjouissent que la bombe atomique ait écourté la guerre, je ne suis pas de ceux-là et je le dis avec franchise et tristesse. Le progrès qui a certainement amélioré les conditions générales de la vie, a servi non moins certainement à rendre plus cruelles et de plus en plus cruelles les conditions générales de la guerre. Une invention comme celle-ci met en péril non seulement la vie des hommes — et des hommes innocents — mais la civilisation toute entière, et jusqu'à la conception que toutes les religions se font de la destinée humaine. A qui fera-t-on croire que le fait de supprimer sans distinction, en un instant, une grande ville, c'est-à-dire une agglomération d'hommes, de femmes et d'enfants, soit un fait de civilisation ? A qui fera-t-on croire qu'un moyen aussi absolu de destruction soit une arme de civilisation ? Et à qui fera-t-on croire que l'existence d'une telle arme puisse servir effectivement la paix civilisée ?

La politique, même la politique la plus prudente, ne pourra rien contre la perversité de l'esprit, ni contre les éternelles ambitions qui sont déjà parvenues à San-Francisco à codifier en leur faveur l'organisation de ce qu'on veut appeler le monde meilleur. Et voici que la bombe atomique augmente les craintes universelles. On possède désormais un moyen de pression auquel aucune résistance n'est possible. Il va de soi que si un véritable esprit de justice internationale existait, ce même moyen de destruction deviendrait un moyen de salut. Mais l'homme reste l'homme, il reste avec toute sa cruauté naturelle, et ses idées de fausse civilisation et son culte des fausses grandeurs.

A chaque invention nouvelle, on a dit qu'elle rendait la guerre désormais impossible. Et chaque invention la rendait plus implacable et plus meurtrière. Il

en sera de même de la bombe atomique. La politique se fera plus sournoise, on prendra des détours, on signera des traités solennels mais pour arriver, au bout d'un certain temps, au même abîme et à la même culbute.

La guerre est finie. Mais qui soutiendra sérieusement que le temps de l'après-guerre ne soit pas un temps d'incertitude inquiète ? Il n'y a d'enthousiasme nulle part, ni d'apaisement. Si l'on avait le courage d'aller au bout de sa pensée on reconnaîtrait qu'entre les Grandes Puissances elles-mêmes l'accord apparent cache des dissensions profondes que personne n'ignore, bien qu'il soit interdit de mettre le doigt sur une plaie déjà infectée. Est-ce que nous nous trompons, nous les simples spectateurs de bonne foi du drame qui se joue dans la coulisse ? Les ambitions que personne n'ose avouer et à qui la victoire a donné une force nouvelle font de certaines Puissances, nous pourrions dire de toutes les Grandes Puissances, les arbitres nécessairement partiels de la situation. Les petites Etats, les nations faibles qui comptent ensemble plus d'individus que les Grandes Puissances réunies, n'ont pas voix au chapitre. Ils peuvent parler dans les congrès et les conférences mais tout ce qu'ils diront se perdra dans un désert d'incompréhension obstinée. Non, il n'y a pas plus d'équilibre entre les individus qu'entre les nations.

Nous nous acheminons vers une nouvelle tyrannie — celle de la politique internationale. Il faudrait être aveugle pour ne pas le reconnaître. Ne suffira-t-il pas de quelques hommes politiques retors, de quelques consciences trop souples ou de quelques esprits trop habiles, pour que les décisions qui semblent les meilleures deviennent la source des pires malheurs ? Un sage a dit : « La tyrannie est une maladie honteuse, quelle qu'en soit l'apparence : comme celle qui attaque le fond des cellules de l'individu et prépare une mort

misérable sous le couvert d'une fausse santé". A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une tyrannie imposée par la politique internationale. Les médecins qui sont chargés de nous soigner, autrement dit les hommes qui prétendent gouverner le monde et veiller à son harmonie, nous inoculent eux-mêmes le mal honteux.

On aura beau discuter, nous en sommes là — ou à peu près. On ne voit pas en dehors des déclarations verbales, qu'on ait réalisé une entente sincère, non seulement entre les Etats, mais aussi entre les hommes. La civilisation telle qu'on nous la définit est un mal mystérieux. Mais qui admettra jamais que du mal peut naître le bien et que le prix de la vie n'est pas le même s'il s'agit d'un homme blanc ou d'un homme de couleur, s'il s'agit d'un grand peuple fort ou d'un petit peuple faible ? La possibilité de la guerre reste toujours en suspens, et c'est la grande calamité. La guerre, cette horreur, s'attaque à la vie, ce seul bien dispensé sans partage aux hommes. De quel droit décide-t-on qu'une jeunesse en fleur sera fauchée, moisson d'un printemps ensanglanté ? Et pour nous qui approchons de la vieillesse, nous aimons d'un amour plus fervent la jeunesse et nous sentons qu'elle a des droits sur nous. Or, où prenons-nous le droit de priver de son fils la mère qui pendant vingt ans l'a couvé et entouré de sa tendresse ? Et cet enfant, où prenons-nous le droit de le condamner à mort avant qu'il ait sa juste part de vie, avant qu'il ait donné sa mesure, avant qu'il ait agi et aimé ?

Méfions-nous des politiques dites réalistes. Elles ne sont, la plupart du temps, que des conceptions fumeuses ou intéressées. C'est d'ailleurs au nom de ces politiques qu'on prépare le malheur des hommes. La science aidant, l'horizon de l'avenir nous apparaît chargé de sombres nuages. Le coeur de l'humanité, dans ces jours de joie, est anxieux et lourd. C'est que

personne ne pense à l'homme lui-même, bien qu'on prétende tout ramener à lui et on oublie trop facilement que le rythme des peuples est commandé par le rythme de l'individu. Que les conditions de la vie privée redeviennent normales, ou plus morales, et la vie des nations, en dépit de toutes les bombes atomiques, pourra retrouver un raisonnable équilibre. Mais en prend-on le chemin ?

Entre le rêve d'un monde meilleur et la réalité qui se prépare, il y a disproportion décevante. Qu'on renonce à nous bercer de la chanson pacifique, si l'on doit chanter du bout des lèvres.—

29 Septembre 1945.

*
* *

ORAGE SUR L'EUROPE

On ne conçoit pas un monde organisé sans une Europe jouant un rôle de premier plan, un rôle de régulateur. C'est parce que l'Europe a failli à sa tâche que les cinquante dernières années ont été si complètement troublées et que le monde a été acculé à la plus horrible des guerres. De celle-ci le monde, l'Europe encore plus, est sorti désaxé. Un vent d'orage a bouleversé les nations et les peuples et nul, interrogeant l'avenir, ne peut dire de quoi demain sera fait, ni ne peut le savoir. La guerre est finie mais le chaos continue, et le pire c'est que le régulateur est faussé et c'est l'Europe qui est la plus enfoncée dans ce chaos. Si elle demeure la proie de sa propre anxiété, si elle n'offre aux coups répétés du destin, que confusion et une recherche d'équilibre hors des voies normales de salut, j'ai bien peur que c'en soit fait de la civilisation et de l'expression même de toute civilisation, car pour

arriver à un état d'équilibre, si une certaine contrainte désintéressée est nécessaire, une contrainte continue imposée par des vues étroites ou égoïstes n'y conduit certainement pas.

Que l'on jette un coup d'oeil sur l'Europe telle qu'elle se présente aujourd'hui. Que voyons-nous ? Comment se comportent les Puissances hier encore sous le joug ? Ni la France, ni la Grèce, ni la Yougoslavie, la Belgique, ni les satellites de l'Axe qui ont connu le même joug, ni l'Italie, la Roumanie et la Bulgarie ne semblent concevoir le problème nouveau à la lumière des faits nouveaux. Les disputes intestines, les querelles de clocher, un goût détestable de domination intérieure, font de ces Etats, grands ou petits, autant de peuples impuissants à s'organiser. Cette impuissance n'est pas seulement fatale à eux-mêmes, elle peut devenir mortelle à toute l'espèce humaine.

Et d'autre part, une démission de l'Europe, c'est-à-dire un refus de tenir le rôle d'éducateur qu'elle a occupé depuis quelques centaines d'années, risque de créer une désaffection du monde, une méfiance à son égard et d'entraîner, par le fait même, la ruine de tout l'ordre européen.

Je ne dis pas que l'univers doive périr si un autre continent venait à recueillir des mains défaillantes de l'Europe, l'héritage de sa prééminence spirituelle, mais il est permis alors d'entrevoir une période d'inter-règne, une sorte de nuit générale, une heure — qui peut durer un siècle et où une confiance détruite ne sera pas remplacée de suite par une autre confiance. Il s'ensuivra forcément une baisse de la moralité publique et privée. Sans idéal religieux ou sans idéal révolutionnaire, ou avec un faux idéal révolutionnaire ou religieux, on peut imaginer les malheurs que l'humanité se prépare. On avait longtemps espéré que l'Europe apporterait enfin le projet viable d'une "organisa-

tion de l'ensemble des hommes sur le globe". Il faut reconnaître son impuissance et son incapacité fondamentale à le faire, maintenant que les luttes de régime deviennent plus âpres et que les ambitions territoriales deviennent plus exigeantes. Le coeur des hommes n'a pas changé...

L'orage sur l'Europe est terriblement destructeur. Contre cet orage aucune défense réelle ne s'accomplit et les peuples sont soumis à une démoralisation sans précédent. Je ne vois pas une promesse d'organisation ou d'ordre dans le redoublement d'énergie qui se manifeste ici et là, dans les soubresauts pré-révolutionnaires, dans les velléités d'action des partis extrêmes, mais l'expression d'un état d'instabilité et la preuve d'une absence totale d'équilibre. C'est au petit bonheur, sans les précautions indispensables, dans la nuit, que l'agitation opère, créant des réactions fatales et ajoutant au désordre universel.

Dans son dernier discours à la Chambre des Communes, M. Bevin a tenté une explication psychologique : "Ce qu'on pourrait probablement considérer comme la pire de toutes les situations s'est créée dans les pays occupés qui ont été libérés, engendrant deux grandes difficultés". Le chef du Foreign Office précise que le désordre s'explique du fait que, sous l'occupation les peuples ont appris à désobéir et que, dès lors la tâche de rétablir la conception de la loi et de l'ordre se heurte à de grosses difficultés. De même, ajoute-t-il, on a fait de constants appels à ces mêmes peuples de produire le moins possible afin de gêner la tâche des forces ennemies, et maintenant, brusquement on leur demande de reprendre l'habitude de travailler avec énergie et discipline. Or, la transition d'un état de choses à un autre n'est pas aisée.

C'est une explication, mais elle est incomplète. Ces peuples, leurs agitations, leur mécontentement

ont d'autres raisons et une, principalement, qui domine les autres, c'est qu'ils sont entraînés d'un mouvement irrésistible à briser les cadres d'une société dont le plus grand nombre a fini par pâtir. Quoi d'étonnant qu'ils aient la légitime nostalgie d'un régime plus humain, non plus soumis au règne exclusif de l'argent, où la collectivité pour vivre misérablement doit sacrifier sa vie, son travail et jusqu'à sa dignité au service des intérêts douteux d'un petit nombre de privilégiés ?

Sans doute les meneurs ne sont pas tous dignes de confiance, leurs intentions ne sont pas toujours sincères. Chaque fleuve entraîne des impuretés, chaque mouvement a des tares. Mais allons au fond des choses et reconnaissons que les mouvements qui se dessinent pour une nouvelle orientation de la vie collective, pour les modifications essentielles d'un statut périmé doivent nécessairement triompher, quelle que soit l'opposition des forces contraires.

Malgré tout, c'est là la dignité du combat que l'Europe livre contre elle-même, du combat dont dépend le salut même de l'Europe et du monde. Aux deux bouts du vieux continent la Grande-Bretagne et la Russie sont à peu près à l'abri parce qu'elles se sont formées à l'école de la plus stricte discipline. Ailleurs hélas ! les Puissances spécifiquement continentales sont en proie à une gestation douloureuse et le mal vient de ce que nulle part on ne voit l'homme, je veux dire le chef, exactement représentatif des idées nouvelles et respectueux à la fois du passé, du moins de la grandeur du passé. Nous voyons surtout des aventuriers ou des dictateurs en herbe. Nous voyons un mépris cruel affiché d'une part et de l'autre de la barricade. Nous voyons la désunion, une insupportable intolérance et un oubli total des conditions mêmes de la vie. Nous voyons les germes de guerre civile et nous vivons,

avec une terrible anxiété, la plus grande tragédie de tous les temps — d'un temps de paix ! — 4 Octobre 1945.

*
* *

A QUI LA FAUTE ?

La Conférence des cinq a été un des échecs les plus durs entre tous les échecs que la fin de la guerre nous a amenés à mettre au passif des alliés. D'ailleurs on savait bien, dès avant San-Francisco, pendant San-Francisco et après, qu'on était loin de s'entendre sur la réalité de la paix. La guerre qui représentait une chose bien précise, une réalité mortelle, tous les alliés étaient d'accord pour la conduire à sa fin naturelle, c'est-à-dire à la victoire totale. Mais l'armistice les a trouvés divisés. Les Nations — peut-être de bonne foi, — voyaient la paix sous le visage familier de leurs préjugés ou de leurs passions et personne ne considérait la paix en soi, la paix totale, comme l'avait été la guerre, une paix qui apportât à tous et à chacun le calme et la sécurité dans une dignité égale et une liberté véritable.

Comment les grandes Puissances voient-elles donc cette paix tant désirée par les peuples souffrants ? Pour les uns, c'est encore l'impérialisme déguisé, pour les autres c'est la domination exclusive du prolétariat, pour les troisièmes c'est le monopole commercial. Mais si telle est la réalité, on se garde bien de le dire, et la Charte de San-Francisco, édition nouvelle, avec quelques variantes, de la Charte de la Société des Nations, entérine purement et simplement l'impuissance à organiser la paix autrement qu'en paroles, en conférences spé- cieuses et en discours inefficaces.

Tout de même l'échec de la Conférence de Londres est un avertissement qui soulève à la fois tant de colère et tant de responsabilités, que les Nations tentent — et c'est un spectacle tragique et pitoyable — de rejeter la faute les unes sur les autres. La faute est commune à tous, parce que tous ont voulu tirer, soit du point de vue étroitement national ou d'un point de vue idéologique, un profit exclusif ?

C'est maintenant que le monde ressent douloureusement la mort du grand homme qui envisageait la paix en fonction de l'humanité. Malgré les difficultés et les oppositions, il ne se détourna pas du chemin qu'il s'était tracé. Il voulait une paix qui fut une paix, la seule capable de panser les blessures de la guerre. Aux derniers jours de sa lumineuse vie, l'écran nous apportait l'image émouvante du Président Roosevelt et son visage rendu ascétique par les souffrances physiques et les lourdes responsabilités morales. Nous comprenons, avec une reconnaissance attristée, l'effort permanent qu'il a dû fournir pour amener son pays et les autres Etats à une compréhension plus haute de leur rôle... Mais il est mort, et l'oubli de son héritage, dispersé aux quatre vents des passions nationales, des intérêts financiers et de l'égoïsme collectif, marque un abaissement de la moralité politique.

Il manque désormais au monde en désarroi qu'un homme comme lui indique, par son autorité et son désintéressement la voie à suivre. Comme Diogène sa lampe à la main, l'univers entier cherche l'homme de la paix et se désespère de ne pas le trouver.

De là est née la confusion dans laquelle se débat le monde qui n'a pas fini de souffrir. Alors qu'on attendait des grandes Puissances l'exemple, leur désaccord déséquilibre les petites Puissances. On n'en est plus à compter les difficultés innombrables encombrant l'avenue qui doit conduire à la paix, cette Terre Promise

de plus en plus inaccessible. La France ne sait ni ce qu'elle veut, ni où elle va. La Belgique est à la recherche d'un régime et ne sait pas lequel. En Grèce couve une mystérieuse révolution. Les Balkans exigent, en s'appuyant sur des protecteurs à l'affût, des frontières nouvelles et inadmissibles, l'Espagne et l'Argentine défient les Puissances victorieuses et demeurent les derniers bastions du fascisme. Et la Russie, l'Amérique et la Grande-Bretagne sont elles-mêmes la proie des divergences profondes qui les divisent et les dressent secrètement les unes contre les autres.

Cette lutte, peut-être inattendue, mais que les psychologues de la politique auraient dû prévoir, dépasse hélas ! les faits. Elle est d'un ordre troublant, car c'est la rencontre dramatique du passé et de l'avenir, de ce qui fut et ne veut pas finir, de ce qui doit le remplacer et qui n'est pas encore né. — *13 Octobre 1945.*

*
* *

VICTIME DE L'EQUIVOQUE

Comme on est loin de la Charte de l'Atlantique, laquelle dans sa concision renfermait l'essentiel de la Charte humaine que le monde attendait et sur laquelle il avait fondé de grands et légitimes espoirs. Cette Charte-là n'est plus qu'un souvenir. San - Francisco l'a supprimée en lui substituant un texte compliqué où s'embusquent les arrières-pensées de ceux qui prétendent dicter la loi de paix. La Charte de l'Atlantique était trop simple à leurs yeux, elle réglait le sort de l'humanité selon les principes humains. C'est selon les principes de la politique que, désormais, ce sort sera réglé. C'est-à-dire qu'il ne sera pas réglé du tout et

que, sous une forme nouvelle, on recommencera les errements du passé.

Je ne me réjouis pas de voir clair. Il n'y a de joie nulle part. Il n'y a plus d'enthousiasme. Les peuples, fatigués par l'usure d'une guerre particulièrement cruelle, peuvent à peine réagir. Tout au plus demandent-ils que les régimes sous lesquels ils seront appelés à vivre soient des régimes humanisés, des régimes d'égalité et de démocratie. Mais à cela s'arrête, pour le moment, la manifestation platonique de leur volonté. C'est grave parce que, demain, les peuples désillusionnés, tout aussi malheureux qu'hier, tout aussi démunis, peuvent soudain se réveiller et réagir, et cette fois sans mesure, dans l'anarchie et l'oubli de toute prudence.

Pourquoi la guerre a-t-elle été aussi magnifiquement conduite, pourquoi avoir sacrifié tant de vies humaines, et avoir aidé à la destruction de l'ancien monde, si la paix ne doit être qu'une suspension d'armes ? On ne bâtit rien sur le mensonge et nous vivons, qu'on le veuille ou non, dans ces premiers jours de la paix, sur une terrible équivoque, disons tout franchement un mensonge.

Il est toujours dangereux de tromper les peuples et de les bercer trop longtemps d'illusions. Les peuples sont maintenant plus évolués et à même de *comprendre* et *d'accepter* la vérité. Ne jouons pas de leur confiance ou de leur optimisme et, dans les heures que nous vivons, il convient de leur tenir un langage viril, de leur dire ce qui est et ne pas faire miroiter devant les yeux le fantôme d'une hypothétique euphonie.

Il ne fut pas sage de leur promettre — pour les amener à combattre le bon combat — un monde meilleur, le monde de leur rêve et de leur espoir. Dans les journées sombres où les soldats se faisaient tuer par milliers, pour l'avènement de ce monde meilleur, les chefs politiques ont pris de grandes responsabilités,

en leur promettant ce qu'ils savaient ne pouvoir leur donner. Si on avait simplement dit aux peuples qu'il fallait obtenir la victoire pour sauver le monde de la catastrophe et de l'esclavage hitlérien et que, la victoire obtenue, on essaierait de recommencer à vivre, en améliorant dans les limites du possible les conditions générales de la vie, c'eût été suffisant et honnête.

Or, les politiciens trop présomptueux sont acculés par leur vantardise à une impasse au bout de laquelle il n'y a qu'échecs retentissants. Le monde va plus mal qu'avant la guerre. On le gave d'idéologie quand il demande du réel. Les peuples veulent être heureux, et ils ne le sont pas et ils n'ont plus l'espoir de l'être même dans les limites modestes qu'ils s'assignent. Les soldats se sont battus non pour de nouvelles délimitations de frontières ou pour l'établissement d'un quelconque équilibre politique, mais pour rendre à l'homme, compatriote, frère et ami, le goût de vivre dans la sérénité du patrimoine régional et individuel, dans la sécurité quotidienne, dans la liberté respectueuse de toutes les libertés sages, bref dans l'honneur et la dignité de la condition d'homme.

Au lieu de cela, de ce but sacré, le premier acte auquel nous avons assisté c'est celui par lequel les hommes politiques ont détruit la Charte de l'Atlantique. La seconde manifestation de l'esprit nouveau, c'est la substitution à cette Charte d'une autre Charte où la délimitation des droits est bien définie, les grandes Puissances pouvant tout exiger, les petites devant tout accepter. La troisième manifestation, et non la moins désolante, est le désaccord sur toute la ligne entre les Puissances majeures qui ont pris, pourtant, la responsabilité, vis-à-vis de l'univers, d'organiser la paix. La quatrième manifestation est la suspicion qui les oppose les unes aux autres, la méfiance avouée, la rivalité et l'émulation dans le désir de domination. Et enfin

comme dernière manifestation nous avons, sous une forme plus secrète, une nouvelle offensive de l'esprit d'impérialisme.

La guerre n'aura donc rien appris à personne, et moins encore à ceux que les circonstances nous ont imposés comme chefs ? Démocrates ou réactionnaires, communistes ou socialistes sont également fautifs. Le monde, aujourd'hui à moitié détraqué, se ressent douloureusement de la soi-disant nouvelle conception que les politiciens se font de la politique. Je crois bien que les uns et les autres déforment le visage des choses. Ils s'entêtent à bâtir dans les nuées des châteaux sans solidité.

Les peuples, n'ayant pas la force de réagir, suivent l'exemple des chefs, entraînés par eux à des passions dont le choc est mortel. C'est une triste époque que celle que nous traversons, parce que les Puissances qui réclament notre confiance, une confiance dans la nuit, substituent l'intérêt aux principes. Tant que les décisions à prendre, c'est-à-dire les décisions qui doivent régler le sort du monde dans la paix, ne s'appuieront pas sur des règles stables, tant qu'on se refusera à accorder le passé dans ce qu'il eut de meilleur avec le présent dans ce qu'il a de vivant, nous piétièrerons sur place et vivrons dans une crainte tous les jours accrue, prélude d'une haine qui, un jour ou l'autre, fera verser bien des larmes amères.

Il n'y a rien de plus misérable que de déshonorer les morts. Les survivants de l'odieuse guerre, veulent-ils se livrer au jeu de cet étrange déshonneur ? Que font les chefs qui se disputent, avant qu'on ne prévoit encore les modalités mêmes informes de la paix, sinon oublier les morts et leur héroïsme ?

Ce qui serait irrémédiable et sonnerait le glas de tout espoir, c'est que nous nous rendions compte, un jour, que pour la grande oeuvre de salut à accomplir,

nous n'avons à compter que sur des hommes médiocres.
18 Octobre 1945.

*
* *
*

EN AVANT ET EN ARRIÈRE

Deux pas en avant, un pas en arrière : c'est toute l'histoire du monde.

C'est l'histoire tragique du monde.

Mais sommes-nous dans le moment où l'humanité esquisse les deux pas en avant ou le pas en arrière ? C'est à la confusion de ce temps misérable que l'esprit doit de ne pas voir clair et de ne pas comprendre.

Ce n'est ni la guerre ni la paix qui marquent jamais l'avance ou la régression, ce sont les dispositions de l'esprit public et le choix qui est fait des hommes politiques, chefs qu'on se donne et auxquels on se soumet.

Tout ce que nous savons aujourd'hui, c'est qu'aucune des promesses qui ont permis aux peuples de supporter les misères de la guerre, les souffrances épouvantables et d'espérer encore, bien que désespérés, aucune de ces promesses ne se réalise ou ne paraît devoir se réaliser.

Aurions-nous vécu d'illusions mortelles ? Aurions-nous été les victimes des sirènes qui nous ont fait croire à un avenir meilleur ? Les voix trompeuses ont longtemps endormi les peuples souffrants qui, soudain réveillés, se voient acculés au même désespoir et sont amenés à demander et, demain, à exiger des droits sur l'étendue desquels eux-mêmes, hélas ! ne sont pas fixés.

Est-il de plus grand scandale de la conscience contemporaine ? Il n'y a pas de difficultés, si on en a

la ferme et sincère volonté, qui ne puissent être aplanies. Mais une condition est nécessaire : il faut voir la vie nouvelle avec des yeux nouveaux et que la politique cesse d'être un jeu au profit de l'argent international ou de l'intérêt national. Jacques Maritain, philosophe courageux et clairvoyant, écrivait ces jours derniers que peut-être l'immoralité et le mensonge illimités sont des moyens de politique normaux, mais ils tirent de cette illimitation du mal une force illimitée. Après ce que nous avons vu de la guerre et de ses tortures, la gestation de la paix ne nous offre aucun apaisement. Nous sommes toujours dans une attente anxieuse et le visage de l'avenir que nous imaginons devoir être si beau, se dessine en traits caricaturaux et grotesques.

Deux pas en avant, un pas en arrière...Faudra-t-il renoncer à croire à la destinée éternelle de l'homme et ne voir dans les peuples que des agglomérations accidentelles soumises aux fluctuations égoïstes de leurs conducteurs ? Je dis bien : "égoïstes." Je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier la politique de suprématie. Les chefs se sont bornés jusqu'ici à aider plus profondément, et de plus en plus profondément, à la lutte des classes, rendant ainsi sinon impossible du moins très difficile le passage du passé à l'avenir.

La paix que nous rêvions, que nous attendions, qui aurait été la conclusion naturelle d'une guerre, qui fut une révolution mondiale, ne devait — aux yeux désintéressés ou uniquement intéressés à l'amélioration des conditions universelles de vie — avoir que subsidiairement un caractère politique. "Je prétends que la paix, écrivait dès 1902, l'austère et pur Peguy, n'est valable et ferme que si la guerre a été conduite loyalement et que si, au plus fort du combat et de l'animosité, on a gardé le sens de la probité, de la propreté, de la

justice, de la loyauté, que si on est resté honnête, que si on n'a pas menti".

Dramatique prophétie ! Ne sommes-nous pas en droit de juger que si la guerre, du point de vue physique, a été conduite avec une volonté unanime, du point de vue moral les restrictions mentales ont, d'avance, compromis la paix. On a donc fait la guerre à un ennemi dégaradé, sournois, méchant, avec la volonté d'en finir, c'est vrai, mais non avec la volonté de substituer à l'horrible hégémonie qu'il recherchait, l'hégémonie de l'humain.

Ne sommes-nous pas en droit de dire que dans la pensée des grandes Puissances qui ont lutté avec un ensemble parfait, l'unanimité devait cesser avec la guerre livrant le monde, livrant les hommes sur toute la terre, aux aléas les plus tortueux et, au lieu de l'aurore promise, nous offrant une longue nuit ?

Les augures qui, dans les conférences publiques et les conversations privées, cherchent, avec la myopie habituelle des spécialistes, des remèdes momentanés et insuffisants, les commentateurs qui dans les journaux se livrent au jeu facile des phrases toutes faites et des lieux-communs sans résonances, les hommes politiques qui démentent par l'action leurs paroles de la veille, toute cette foule bourdonnante d'hommes attelés à une tâche qui les dépasse et dont ils ne comprennent pas la grandeur — quelle misère ! Inutiles efforts de l'impuissance ! Insanes agitations de la vanité... Deux pas en avant, un pas en arrière... Et dans le mouvement en avant, comme dans le mouvement en arrière, c'est encore des flots de sang qui coulent. Perpétuel malheur des hommes parce que ceux qui le peuvent refusent, par crainte ou par timidité, de débrider une fois pour toutes l'abcès et de le vider de sa sanie.

Tout le problème roule désormais entre la double semence de haine et d'amour. Dilemme qui a l'absolu

d'un cercle vicieux. Nous ne pouvons pas dire, malheureusement, que la paix qu'on essaye, avec mille réserves, d'asseoir sur des bases branlantes, soit une paix conçue dans l'amour. Pour l'homme il n'est d'issue véritable que dans l'amour actif — c'est-à-dire qu'il doit aimer son prochain autant que lui-même, la patrie étant avant tout une réunion d'hommes à aimer, et l'univers une plus grande réunion d'hommes à aimer sans contrainte. Si nous admettons que la souffrance de chacun est faite moins de la souffrance personnelle que de celle de tous, ce jour-là seulement nous aurons commencé d'aborder au rivage béni d'un avenir plus clair. — 28 Octobre 1948.

*
* *

PERIL IMMEDIAT

Parler sans cesse de la paix, promettre qu'on la fera, déclarer que tous les moyens seront employés pour qu'elle règne dans les meilleures conditions possibles — nous finirons par croire que les hommes politiques se livrent à un simple jeu d'éloquence destiné à cacher l'impossibilité absolue qu'une paix soit jamais signée qui soit bonne ou seulement suffisante.

Assez de discours, assez de paroles endormeuses, assez de promesses vaines ! Le monde à la recherche de la confiance perdue, ne croit plus en la paix, ne l'espère plus. Au contraire, il la craint car avec une mauvaise paix la situation sera pire que sans paix du tout. Du reste qu'ont-ils à faire d'une paix diplomatique, les peuples qui sont plus malheureux que jamais, qui ont souffert comme ils n'ont jamais souffert, qui sont soumis, comme ils ne l'ont jamais été aux équivoques tragiques ?

Il vaudrait mieux, une fois pour toutes, ne plus parler de paix, faire comme si elle existait et penser un peu plus, un peu mieux, aux problèmes de vie ou de mort, qui sont plus urgents que les négociations pour un accord qui découvrent le décevant cynisme de vues diamétralement opposées. Le tableau dramatique brossé par le Chef du Foreign Office est une triste page à méditer. L'affreuse situation de l'Europe — hier si riche et prospère, et de qui le monde tirait tant de leçons et tant d'exemples — est quasi désespérée. Qu'on continue encore à négocier, et le désespoir arrivera à son comble, et une nuit sombre, une nuit d'angoisse s'étendra sur toute cette magnifique Europe, rendue à un destin atroce, retournée à l'âge des primitifs appétits.

Personne dans le monde ne peut assister indifférent à ce présage de ruines. Tous les peuples de l'univers ont le même intérêt à aider au salut de l'Europe et à la rétablir au plus tôt, et à tout prix, sinon dans la plénitude de ses moyens, du moins dans un relatif bien-être. Peut-on comprendre l'égoïsme politique, alors que la solidarité des nations constitue le seul lien de vie aussi bien pour celles qui possèdent que pour celles qui ne possèdent pas. Je vois au delà des mers des pays riches qui veulent bien donner leur aide mais à des conditions qui équivalent à une lourde hypothèque inacceptable. Ceux qui ont le plus souffert de la guerre ont le droit d'être les premiers soulagés sans condition ou si c'est nécessaire, à des conditions normales. Il n'est dans l'intérêt d'aucun pays, qu'un pays quelconque — à plus forte raison un continent — souffre, devienne la proie de l'anarchie et soit bientôt un foyer de contamination morale et matérielle. Prenons garde que c'est à cela, à cette fin doublement honteuse, que la politique réticente et l'appui conditionnel aboutiront inévitablement. Que l'Europe ait commis des erreurs

même graves, est-ce une raison pour marchander l'aide pour qui peut la donner ? Dans le malheur, et surtout le malheur immérité, si la solidarité ne joue pas spontanément, quand le fera-t-elle ? Et devra-t-on de cette solidarité, prônée par tous, faire un mythe, comme de la paix, de la justice et de la liberté ?

Je ne m'indigne pas facilement. Il arrive un âge où l'homme, alourdi d'expériences amères, renonce à ses chimères les plus sages. Pourtant, il espère encore. Il espère que, dans les moments critiques, un sursaut d'humanité va faire taire l'intérêt et que pour une heure, pour une cause de salubrité publique, les pays se sentiront unis les uns aux autres par la communauté de pensée par la solidarité, cette sorte d'égoïsme supérieur. L'hiver vient et c'est pour l'Europe l'épreuve grave : Veut-on qu'elle vive ? Alors aidons-la. Et laissons de côté les idéologies périmées, les préoccupations d'intérêt local et les manifestations intempestives du nationalisme financier. L'Europe restera toujours une nécessité car c'est d'elle que, jusqu'à ce jour, les peuples des divers continents ont reçu les leçons les plus hautes, même si pendant ces trente dernières années, desséchée par son raffinement même, elle a failli à sa mission. Vou-lons-nous, accepterons-nous de gaieté de cœur que, par un sentiment de prudence incompréhensible, nous oublions notre devoir vis-à-vis de ceux grâce à qui nous avons appris à vivre en hommes civilisés et en hommes libres et que, de notre propre volonté, nous mettions en péril la civilisation tout entière ?

Les heures actuelles sont parmi les plus anxieuses de l'histoire de l'humanité. Le déséquilibre moral et social qui accompagne forcément la situation matérielle si précaire de l'Europe, constitue un avertissement tragique. Le négliger c'est nous préparer à des bouleversements, c'est travailler pour le désordre et la révolution. C'est rendre plus irrémédiable cette

vague d'immoralité publique et individuelle qui est en train de noyer le monde dans une mer de boue et qui finira par faire de nous des sauvages sans frein et de l'univers un navire sans boussole. —28 Octobre 1945.

|* *

MALAISE DU MONDE

Le malaise du monde va en augmentant et on ne voit pas le moindre signe que les choses s'arrangeront. Le pessimisme est général et chacun songe aux jours heureux de jadis que, dans l'absence d'un terme de comparaison, nous jugions pourtant être des temps malheureux. Ah ! que nous avons tort, et combien le spectacle affreux de cet après-guerre est déprimant ! Ce pessimisme a quelque chose d'inquiétant. Des chefs impuissants essayent de convaincre, de bonne foi peut-être, d'autres chefs non moins impuissants, à concilier ce qui, par la faute des uns et des autres, est inconciliable. On demande aux autres des concessions et on refuse d'en faire soi-même. Je ne crois plus à l'éloquence, aux déclarations, aux discours. Voilà bien la plus dangereuse des littératures ! Avec des mots prometteurs, les chefs se trompent eux-mêmes, en trompant tout le monde. Le pessimisme a engendré une méfiance qu'il faudra beaucoup de temps et de réalisations pour dissiper. Ne sommes-nous pas à la limite du désespoir ?

Le monde est divisé en grandes et petites Puissances, et voilà la première erreur d'appréciation, car c'est le sort des hommes que la dernière guerre a mis en jeu, et non le sort des Puissances. Seconde erreur : on pensait que les grandes Puissances assumeraient plus de responsabilités, mais n'auraient pas plus de droits.

Ces responsabilités, il semble qu'elles les acceptent, mais au moment même elles s'arrogent —étrange corollaire— plus de droits, tous les droits... Enfin, troisième erreur : les grandes Puissances croient faire le bonheur du monde par la domination et s'imaginent qu'en s'arrogant le plus de sphères d'influence, elles élèveront contre la guerre des barrières infranchissables.

Dès lors, les petites Puissances doivent se contenter du rôle de satellites.

Il y a aussi les erreurs des petites Puissances qui, en s'appuyant sur l'une ou l'autre des grandes Puissances, se menacent réciproquement et ressortent la rengaine périmée d'indépendance complète et de souveraineté absolue. On dirait vraiment que nous n'avons plus d'yeux pour voir ni d'esprit pour raisonner. Une guerre a eu lieu, une guerre qui fut un horrible cauchemar, et les victorieux comme les vaincus voudraient revivre de la même vie qu'avant 1939, comme si rien ne s'était passé, comme s'il était possible de renouer le fil cassé à tout jamais entre hier, aujourd'hui et demain...

Et puis, découlant de toutes ces erreurs, il y eut la Charte des Nations Unies, soeur de la Charte de la Société des Nations. Qu'on ne dise pas que les espoirs du monde sont attachés à ce nouveau papier diplomatique. Je n'en crois rien, et tous les hommes sincères font comme moi. Le monde se serait volontiers passé de toutes ces écritures inutiles, il se serait passé de tout instrument diplomatique, si les Puissances avaient la volonté de faire une paix qui soit vraiment la paix, si elles avaient le courage de ne pas continuer les procédés du passé et de refuser à voir l'avenir sous le visage de ce triste passé.

Le monde (nous sommes bien obligés de reconnaître que le moraliste a raison) est peuplé de gens qui se sont trompés de métiers "et qui ne peuvent plus vivre

qu'en marge d'eux-mêmes, et sans amour." A plus forte raison s'il s'agit des chefs, s'il s'agit des organisateurs de la paix.

Erreurs d'aiguillage ! Chacun réclame pour son pays des avantages spéciaux. Ce sont là de naturelles ambitions humaines, mais oublions-nous qu'en des temps critiques comme ceux-ci il n'y a pas de haute ambition sans un certain désintéressement ? Et je vois que la règle est l'ambition et non le désintéressement.

Mais ce n'est pas tout, hélas ! Il y a aussi — ironique couronnement de la civilisation — la bombe atomique qui a écourté, il est vrai, la guerre avec le Japon. Je ne suis pas de ceux qui se sont réjouis de la façon dont cette guerre a pris fin, et je n'ai aucune honte à l'avouer. Les hommes qui ont dépassé la soixantaine et qui n'ont plus rien à attendre de la vie, s'ils se désolent de la tournure des événements, ce n'est pas à eux qu'ils pensent, ce n'est pas à la génération actuelle, mais aux générations futures, à toutes les successives jeunesse vouées d'avance à l'angoisse et à la terreur, aux peuples faibles qui ne pourront exister qu'en renonçant à leur dignité, qu'en acceptant d'être un jouet entre les mains des grandes nations qui seront en mesure de produire les bombes dévastatrices. Par une route détournée, le monde s'achemine, semble-t-il, à la destruction finale de toute civilisation. Ce n'est pas la fin qu'on espérait pour l'humanité. Ah ! qu'on ne me dise pas que l'arme nouvelle servira, dans la paix, à l'amélioration de l'industrie et à aider les hommes à mieux vivre, dans plus d'abondance et avec plus de confort !

Le bon sens proteste contre de telles plaisanteries — ou de telles excuses. Le monde a-t-il besoin que la science ajoute au bien-être ? Est-ce que dans l'état du monde (j'excepte la période actuelle) il n'y avait pas moyen de rendre à tous la vie acceptable ?

Ce n'est pas par manque de matières premières que nous avons souffert, ni par insuffisance d'industrie. Des récoltes abondantes étaient parfois détruites pour ne pas créer une pléthore de marchandises et afin de maintenir des prix plus élevés. Le défaut était dans une absence de politique économique, de coordination et de solidarité, et parce que chaque nation ne pensait qu'à son intérêt, sacrifiant pour cela le travail sacré de l'homme.

Même du point de vue scientifique, Einstein ne se montre-t-il pas sceptique quant à l'emploi industriel immédiat de l'énergie atomique ? C'est un grand savant qui parle. Il renvoie à des calendes, très lointaines, les bénéfiques, du reste douteux, que pourra procurer la nouvelle invention.

Que dire alors du point de vue social ? Est-il bon, est-il seulement souhaitable que les hommes connaissent un état de confort et de facilité plus avancé ? Ce n'est que par le travail seul, par le travail de tous, des riches comme des pauvres, que l'humanité peut se sauver. Si nous portons à l'extrême les facilités de vivre, nous portons du même coup une atteinte à la loi du travail. Un certain durcissement est nécessaire pour nous mettre à l'abri de l'engourdissement où nous conduirait fatalement un confort exagéré. — 18 Novembre 1945.

*
* *

LA PLUS LAIDE TRAHISON

Il y a trahison et trahison... Et toutes les trahisons, de quelque nature qu'elles soient, méritent un châtement. La moralité est en baisse, et l'on songe avec

angoisse à ce que cette guerre laisse traîner après elle de hontes, de crimes secrets et d'avilissement.

La victoire a fini par couronner les efforts des bons guerriers, mais où voit-on que la joie ait mis son reflet lumineux sur la vie de ceux qui ont survécu, sur l'existence des nations endolories, sur le collectif univers désaxé ?

Que des tribunaux d'exception sévissent contre les criminels de guerre, c'est parfaitement légitime. Toute trahison mérite châtement. La postérité jugera, mieux que nous-mêmes, ces grands coupables, mais les traîtres politiques, hélas ! ne sont jamais retenus comme traîtres que si les événements leur ont donné tort. S'étant trompés, ils paient. Certains ont déjà payé de leur vie. Mais réfléchissons avec la seule passion de la vérité : ces hommes condamnés et fusillés ont-ils tous voulu trahir leur pays ? Ne croyaient-ils pas le servir à leur façon et préparer à l'histoire nationale un chemin nouveau, hors des traditions qu'ils jugeaient périmées ? L'histoire le dira. En attendant, l'homme a faim de justice et parfois—ce qui est certainement moins beau—de revanche. Mais la justice des hommes est imparfaite. Comment juger son prochain, ou seulement ses idées, encore moins ses intentions ? L'intelligence aide à saisir des aspects, jamais une vérité complète. La justice d'un Dieu pour qui rien n'est caché est plus indulgente que la nôtre et refuse d'être un mode de polémiques et de représailles.

Mais ce qui est décevant, c'est que la trahison la plus laide n'ait pas été poursuivie avec la même rigueur ni la même vigueur. C'est trahir son prochain et son compatriote que de s'enrichir à ses dépens, en créant ce qu'on a appelé le marché noir, en ôtant de la bouche de l'infortuné le bout de pain nécessaire à sa vie, en faisant de l'existence de la masse un long désespoir.

Comment peut-on se désintéresser d'une situation qui creuse un abîme entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas ? Est-il sage, est-il prudent de réserver les foudres de la justice aux seuls traîtres politiques ? C'est vouloir détourner l'attention, c'est vouloir nier l'acuité de la question sociale. Les malheureuses victimes de la guerre et des profiteurs doivent-elles se contenter de se trouver au dernier barreau de l'échelle et se raccrocher à l'amère consolation qu'elles ne pourront descendre plus bas ? — 30 Novembre 1945.

GEORGES DUMANI

CHATEAUBRIAND ET L'EXOTISME

Chateaubriand est mort il y a cent ans. Une suite de cérémonies, de pèlerinages, d'expositions vont, durant l'été et l'automne, marquer en France, dans le monde des lettres et de la culture, cet important anniversaire.

Il est possible qu'à l'étranger tout le monde ne saisisse pas d'emblée les raisons pour lesquelles Chateaubriand, dont le monarchisme en politique et le romantisme en littérature semblent peu d'actualité, garde pourtant un tel prestige. Aussi convient-il, sans vouloir esquisser l'examen de son oeuvre, de rappeler que les Français ne peuvent se désintéresser d'un homme dont la sensibilité et l'imagination ont influencé tous les écrivains du XIXème siècle et par là réagissent encore sur la génération actuelle, et qu'il leur est impossible de ne pas garder un culte pour un artiste qui a porté chez eux la prose au sommet de la perfection, par l'ampleur, l'harmonie, l'élégance, la richesse et la précision verbales.

Ceci dit, il est un trait de son originalité que nous voudrions faire ressortir : c'est d'avoir été le plus éclatant propagateur de l'amour sentimental de la Nature et en même temps de l'exotisme.

Sans doute Rousseau, avant lui, avait été troublé dans l'intimité de son être par la vue des montagnes, qu'il n'a d'ailleurs jamais longuement décrites. Sans

doute aussi, Bernardin de Saint-Pierre avait, dans *Paul et Virginie*, et dans la *Chaumière Indienne*, placé les premières descriptions de la vie et des paysages coloniaux. Mais ces peintures gardaient encore comme un peu de timidité, et la couleur locale y restait confinée en Orient et sous les tropiques.

Chateaubriand, qui sut non seulement contempler la nature avec l'âme d'un poète mais l'analyser avec l'oeil d'un très grand peintre, fut aussi l'introducteur de l'exotisme américain dans la littérature.

Elevé au sein d'une famille austère, dans un château féodal de Bretagne, sentant en lui une force le pousser vers les grandes actions et hors du cercle étroit où avait évolué sa vie d'enfant, familier d'ailleurs des campagnes sauvages et des rivages tumultueux, il conçut, dès qu'il fut homme, le projet de partir pour l'Amérique à la recherche de ce passage du Nord-Ouest qui était alors l'objet des préoccupations de tous les navigateurs et de tous les géographes. Il obtint de Malesherbes une mission et s'embarqua à Saint-Malo le 8 Avril 1791. Il ne découvrit pas le passage du Nord-Ouest, mais vit les chutes du Niagara, les rives de l'Ohio, le Mississipi, les Florides. Ayant par hasard appris l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il juge que son honneur de gentilhomme l'oblige à rentrer en France pour défendre le trône menacé. Il se rembarque le 10 Décembre et, poussé par une tempête, traverse l'Océan en 21 jours pur venir aborder au Havre. "J'ame-nais avec moi, écrit-il, non des Esquimaux des régions polaires, mais des Sauvages d'une espèce inconnue : Chactas et Atala".

Chactas et Atala, héros d'un livre projeté, c'était déjà dans sa pensée toute la littérature nouvelle dont il allait doter le monde et qui devait lui assurer une gloire auprès de laquelle celle de Victor Hugo lui-même semble avoir quelque chose d'un peu soufflé.

Une foule de notes éparses, sur la faune, la flore, les particularités du climat, les moeurs et les langages de l'Amérique, s'ajoutaient aux souvenirs inscrits dans sa mémoire et aux images emportées par ses yeux. Il devait dans cette mine puiser pendant plus de dix ans pour la rédaction de *René*, d'*Atala*, des *Natchez* et même du *Génie du Christianisme* dont *Atala* n'était qu'un épisode détaché. Plus tard encore le premier volume des *Mémoires d'Outre-Tombe* devait contenir d'admirables pages relatant son voyage au delà de l'Atlantique.

Un grand élan intérieur vers l'inconnu et en même temps une aptitude à bien voir et bien exprimer ce qu'il voit sont à l'origine de l'oeuvre exotique de Chateaubriand. Il n'y faut pas chercher encore une curiosité systématique de tout ce qui n'est pas européen ou moderne, comme dans Pierre Loti par exemple. S'il a décrit avec une couleur et un relief inégalés les campements et les combats des Indiens, les féeries de la forêt vierge, les débordements du Mississipi entraînant des îlots d'arbres peuplés de serpents et d'oiseaux, c'est que son tempérament inquiet l'avait poussé vers l'aventure et que l'aventure l'avait conduit en des régions où il avait vu ces choses. S'il les a embellies, ce ne fut que par le reflet de son style et non dans un parti-pris d'enthousiasme. Dans *Atala*, il semble avoir été séduit plus encore par le côté antique, primitif-grec de la vie sauvage que par son caractère spécifiquement local, extra-européen, barbare au sens original du mot. L'exotisme n'est ici que le réel; l'idéalisé apparaît plutôt dans les traits homériques ou virgiliens du roman.

Mais l'effet n'en fut que plus nouveau et le résultat d'une portée plus grande. La perfection dans l'art de peindre donnait la vogue aux paysages et aux sujets empruntés à l'Amérique indienne et le charme de l'Amérique indienne rendait plus grande la séduction

d'un art descriptif inconnu. D'une part, c'était la mise au premier plan du monde extérieur dans la littérature jusqu'alors limitée à l'étude de l'âme, du coeur et des moeurs ; d'autre part, c'était la porte ouverte à la curiosité sur les horizons étrangers. L'exotisme était né en même temps qu'une littérature dégagée des formules du XVIIIème siècle. Il a pu passer à ce titre pour un apport du romantisme. Pourtant Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre furent aussi des réalistes, avec des qualités classiques. Il est vrai qu'à travers les écoles diverses auxquelles il convient de rattacher un Flaubert, un Leconte de l'Isle, un Baudelaire, un Loti, le goût de l'exotisme se confond toujours avec le besoin d'évasion. Or est-il un sentiment plus essentiellement romantique ?

A vrai dire il faut faire deux parts dans l'influence de Chateaubriand. L'une d'ordre en quelque manière technique, c'est celle qu'a exercée la splendeur de son style sur tous les écrivains postérieurs ; l'autre, psychologique : la contagion de la nostalgie des grandes possessions impossibles, nostalgie génératrice du spleen, du vague à l'âme et de toutes les mélancolies de littérature moderne.

Dans le cas particulier de l'exotisme, les deux sont sensibles chez Flaubert, Leconte de l'Isle, Baudelaire et la seconde reste présente dans les oeuvres des voyageurs dont le style a le souffle plus court, comme Fromentin et Pierre Loti.

JEAN GALLOTTI

LA MORT DE L'ANE

L'haleine du matin gonflait la légère cotonnade des rideaux de la chambre. Un volet de bois battit le mur. Maria ouvrit les yeux et retrouva d'un coup ses pensées de la veille bien pliées au fond de sa mémoire comme les vêtements au pied de son lit. Alors, l'anxiété la jeta, hâtive et maladroite, hors de sa chambre.

C'est en traversant la maison endormie que l'enfant ajusta sur la candide chemise de nuit son sarrau d'écolière ; elle cueillit le chat sur la plaque du foyer par le travers du corps et le tint sous un bras.

Il ne protesta pas. Toute la faune domestique subissait sans murmure et sans étonnement la tendresse exclusive, l'autorité tumultueuse et parfois l'humeur chagrine de la petite, parvenue à l'âge ingrat.

Donc, le chat sous un bras, ses sandales de corde à la main, Maria franchit la zone du silence : la cuisine, un long couloir dallé où débouchaient les chambres des parents et, petit fantôme aux pieds légers, elle se coula dans le jardin.

L'air embaumait la rose de Juin et le seringa, le foin coupé et la fraise mûre.

Sans doute pour chasser l'angoisse qui depuis la veille lui rapetissait l'estomac, Maria respira un bon coup et posa son prisonnier à terre. Alors, seulement, la despote daigna l'informer du but de ce départ précipité.

— Nous allons voir Cadet, j'espère que tu vas me suivre, garnement !

Bien sûr, il la suivrait, sans grand enthousiasme il est vrai, mais il la suivrait, lorgnant à la dérobée les naïfs passereaux qui, tels des jouets mécaniques, sautilaient au milieu de l'allée.

Devant la porte de l'étable il y eut une nouvelle pose. L'enfant déplaça un banc, retourna un pot de fleurs, et découvrit une énorme clef. Toute à son souci, tendue vers la difficulté de l'heure présente : atteindre le trou de la serrure, elle avait un visage grave que n'éclairait pas la moindre lueur espiègle.

Enfin la porte massive s'ouvrit et l'enfant et le chat pénétrèrent dans l'étable. La température y était nettement plus élevée qu'à l'extérieur où pointait seulement le matin. Trois vaches somnolaient peut-être, vautrées dans la paille, leur pis gonflé dans l'attente de la traite.

Tout à l'autre bout de l'étable, dans un box bien à lui, non loin de la lucarne, reposait Cadet, le doux âne gris, patriarche des bêtes domestiques, âgé de près de vingt ans...

Il reconnut les arrivants, leva le col, et tenta de se redresser un peu sur ses pattes, mais il retomba agenouillé avec un "han", doux comme une plainte enfantine.

Le chat arqua son dos, dressa sa queue comme un cierge et miaula de détresse. La mort était dans l'air. Confusément Maria le comprit ; le chat s'était plaint ainsi le jour où le bébé des Escribadey avait quitté la terre... Mais elle traita d'absurde l'évidence même.

Cadet, Cadet, jusqu'à ce jour net de toute maladie, qui ignorait la déchéance de l'âge, la dégradation des infirmités, ne pouvait partir ainsi ; dans sa longue vie saine, le vétérinaire ne l'avait visité qu'une seule fois, la veille...

Maria vint tout contre la bête.

Je vais te guérir, sûr... Tiens, avale... Et, comme chaque matin, elle glissa sous les lèvres noires, deux morceaux de sucre.

L'âne déplaça la tête avec autant de difficulté que si Hortense, la grosse cloche de l'église, l'avait coiffé. La friandise fondit entre les longues lèvres et un peu des dents jaunes éclaira le museau noir.

Accroupie contre l'animal couché, Maria ne perdait pas un de ses mouvements.

—Tu vas aller mieux, je le sais ; tu vas aller mieux, je le veux... et lorsque je te conduirai au pré..., abaisant le ton pour écouler secrètement vers les longues oreilles le reste de la phrase, Maria tenta de réveiller la convoitise de son ami :

“Et je te laisserai “chiper” un peu de sainfoin, nous passerons sous la clôture... Oh ! attends, j'aurais dû y penser plus tôt...”

Elle promena sa petite main brune sur l'échine frissonnante.

—Sage, sage, je reviens...

L'enfant refit le chemin inverse sans un regard vers le levant tout barbouillé de rose.

Au fond du potager, près de la tonnelle de chèvre-feuille, en plates-bandes, en bordures, en buissons, en parapluies, en arceaux, vivent exubérantes, vivaces et variées, les roses : les racées, qui portent sur une étiquette de bois un bulletin de naissance illustre, et que l'on emmaillote de paille sitôt les froids venus ; les communes, les grimpantes, qui rampent, montent, serpentent, envahissent les portillons, les basses branches des arbres fruitiers et se mêlent généreusement aux fruits et aux légumes.

A tant de profusion, il est expressément défendu d'apporter le moindre coup de sécateur... Les grandes personnes sont infiniment désagréables. Avec leurs

mille et une recommandations, elles rétrécissent le champ de la vie en l'adaptant à leurs pauvres mesures, en rognant par trop les ailes du rêve...

Précisément, sous son aspect bonasse et commun, Cadet cache une âme de poète et a souvent dépassé les grandes personnes.

N'a-t-il pas une prédilection marquée pour les "Prince Noir" et les "Mille feuilles" ?

Maria reconnaît, maintenant, qu'elle manquait de compréhension lorsqu'elle tirait sur la longe pour conduire le récalcitrant à la pâture prochaine, tandis que sourd à tout appel, il respirait posément, recueilli, absorbé, les roses et le seringa.

A une si rare distinction Cadet joignait la prudence, une constante bonne humeur et une parfaite discrétion.

C'est ainsi qu'attelé en dépit du bon sens et dans le secret par une minuscule Maria de cinq ans, mais qui goûtait déjà de façon immodérée les promenades et l'indépendance, Cadet, après un sage détour, avait ramené la jeune folle, congestionnée de colère, au point de départ. Et les grandes personnes, à la fois narquoises et extasiées, n'épargnèrent pas leurs railleries à la désobéissante :

L'âne avait plus de raison que Mademoiselle, puisqu'il la ramenait sans l'avoir versée dans un fossé !

Chaque matin, dès qu'on lui changeait sa litière, il exhalait des "hi-han" de fanfare. Et, si quelque étranger visitait le petit domaine, Cadet ne grattait pas son dos dans les herbes en brassant l'air de ses quatre pattes. Ces excentricités n'étaient pas de saison. Les joyusetés, les facéties, étaient réservées à Petite maîtresse pour jours de la semaine.

Il imitait le chien savant en dansant sur ses pattes inférieures, et tirait la langue dans l'attente d'une sucrerie.

Une douceur, d'où était banni tout entêtement, le

livrait, sans défense, aux très jeunes ; et, avec cela, de l'autorité ; lorsque Maria ne pouvait venir à bout des trois vaches et de la chèvre prises de folie subite en face de la nécessité de regagner le gîte, elle faisait un signe : Cadet perdait sa contenance modeste. Son trot sec, ses braiements qui atteignaient la profondeur des rugissements, calmaient les bêtes indociles.

L'enfant se remémorait toutes ces choses et cueillait les plus jeunes fleurs—tant pis, la famille dira ce qu'elle voudra !

L'odorante moisson sur un bras, une gerbe de sainfoin sur l'autre, elle pénétra à nouveau dans l'étable et, sans un mot, éparpilla les roses sur la paille.

Ses gros yeux fermés, Cadet respirait doucement. L'air lui parut moins épais puisque toutes les fleurs étaient venues jusqu'à lui... O les frais pétales mêlés au foin, doux aux naseaux comme est doux le visage de la Petite !... quelques herbes sont restées prises dans le bouquet, de ces herbes frêles qui s'épanouissent au sommet de la tige en un flot de menues boules perpétuellement agitées, et que les enfants appellent des "tremblants". O l'air libre qui a caressé le foin, la luzerne sucrée et qui roule, avec la poussière de la route, mille bruissements d'insectes et, le soir, apporte la triste modulation du crapaud, le chant enroué de la grenouille plus verte qu'une feuille sous l'averse d'été !...

Reverra-t-il jamais la claire pâture ceinte de prunelliers et l'ombre ronde du figuier ?

Alors que deux files de peupliers l'accompagnent dans sa course fera-t-il sonner, encore une fois, au long des routes blanches les grelots du collier d'apparat que Maria se plaît à fleurir de bruyère ?

Pourra-t-il, au prochain hiver, faire résonner ses petits sabots noirs sur la terre durcie par le gel, pour hâter son retour vers l'étable chaude ?

Tout cela est un passé bien mort. Et les images riantes ont perdu à jamais leur magie... Il ne peut même plus allonger le col pour saisir entre ses dents jaunes les fleurs de sainfoin, vermeilles comme des gouttes de sang frais.

Non, le vent humide de l'hiver ne couchera plus ses longues oreilles. Il sent obscurément que le terme est proche, qu'il faut dire adieu aux choses aimées et que même la voix pointue de Maria ne saura plus jamais le tirer de la nuit; ses petites mains chaudes et nerveuses n'arrêteront plus le froid qui déjà paralyse les pauvres pattes, si vaillantes, naguère.

Les mouches lui mangent les yeux, s'agglutinent aux naseaux... Il ne sent plus ces importunes que Maria, pitoyable, chasse avec une branche feuillue.

Et les ondes de souffrance, qui atteignaient seulement la vieille échine, sont devenues un épouvantable tremblement qui ne cessera qu'avec la vie.

Et c'est un regard, de plus en plus vague, de plus en plus pâle qui s'accroche au visage de l'enfant.

Chaque soupir, chaque frisson, chaque "han", de plus en plus faible, paraissait être le dernier; mais une insoupçonnée réserve de vitalité habitait encore l'humble corps enchaîné par la mort. Et la bête ne cessait de rassembler ce qui lui restait de forces et de vouloir dépister les puissances malignes qui l'avaient terrassée.

Mais des griffes froides commençaient à lui serrer durement les flancs et à raccourcir le souffle de plus en plus inégal.

Alors, Cadet cessa de lutter et attendit la fin.

Une partie de la journée était passée. Vaguement conscient il mesura la fuite du temps aux jeux des ombres et de la lumière sous le noyer dont l'ombre froide tigrerait la lucarne.

Durant le jour, Maria avait à peine quitté l'étable

et était restée sourde aux commandements des toutes puissantes grandes personnes. L'excès même de sa peine immunisait son coeur contre la crainte et la révolte.

Cadet allait mourir, cela seulement comptait, le monde était sans importance puisque la bonne bête allait perdre le soleil et les herbes pâles que balance le vent tiède, et le mouvement et la chaleur qui sont la vie...

Et Maria flatta doucement l'humble bête jusqu'à l'heure où la nuit s'encadra comme une prune violette dans la lucarne.

Alors, Cadet rapprocha ses pattes menues et ses petits sabots pour le saut dans l'éternité, et ses larges yeux demeurèrent grands ouverts sur Maria.

L'enfant se releva, rassembla les fleurs contre la bête ; à l'aide d'une longue perche, elle décrocha au-dessus de la porte de la grange la croix de Saint-Jean de l'an passé et, pieusement, la déposa sur la tête de l'âne.

Et comme l'obscurité naissante ne l'empêchait pas de voir ce regard tourné vers un autre monde, l'enfant s'agenouilla dans la paille, tournant le dos à l'âne mort, les yeux perdus dans la nuit d'été !

“Mon Dieu, je vous recommande Cadet. Il a été très bon, très doux, n'a jamais fait le mal et m'a souvent empêchée de le commettre. Il était plus raisonnable que bien des hommes. Il ne s'enivrait pas comme le grand Jacques et ne battait personne... Nous sommes pauvres, il nous a toujours aidés et, à côté du boeuf, il a labouré nos terres... Je l'aimais fort, mais puisque vous me l'avez pris, il doit exister quelque part, dans votre grand ciel, des prairies fraîches, toujours pleines de fleurs, plantées d'ormes et de chênes, des prairies où rient des ruisseaux clairs, et où Cadet vivra heureux à jamais. Amen.”

Ayant conscience d'avoir fait tout son devoir, Maria laissa enfin crever sa peine et s'enfuit de l'étable. Elle s'arrêta au pied du noyer, posa sa tête contre le tronc rugueux comme sur une épaule amie, et pleura à gros sanglots.

Et la plainte de l'enfant se mêla au choeur des grillons.

Peu après, le crapaud modula en mineur, dans l'ombre du roncier, et son chant triste et doux toucha seulement une enfant en larmes.

FRANÇOIS MONEIN

DU ROMAN ET DE SES DIVERS ASPECTS. ESSAIS, ROMANS ET POÈMES.

I.

Est-il une forme d'art plus changeante que le roman ? "Voilà un tiers de siècle", écrit un journaliste, "qu'il n'y a plus de romans en France". Sans doute, ne songe-t-il qu'au roman "naturaliste", car si l'on considère les oeuvres les plus marquantes, il semble au contraire qu'en France, depuis trente ans environ, il y ait eu presque autant de formes de roman que de romanciers.

Déjà, des romans comme l'*Astrée* et la *Princesse de Clèves* différaient sensiblement l'un de l'autre; et davantage encore, au 18 siècle, *Marianne* et *Gil Blas*, *Les Liaisons dangereuses*, *La Nouvelle Héloïse*; et non moins, au 19 siècle, l'*Adolphe* de Benjamin Constant puis les romans de Stendhal, de George Sand et de Balzac.

Et plus près de nous, d'où vient que la littérature de l'"entre-deux guerres" me paraisse à ce point, ardente et singulière, comme si les écrivains auxquels je pense en ce moment, se préoccupaient moins de conter une histoire, de peindre des moeurs, d'analyser un caractère, que de s'exprimer eux-mêmes — de se chercher, de se réaliser, d'....."agir", chacun à sa manière, par la création romanesque.

Est-ce que le monde recommence avec chaque génération ? Après la guerre de 1914, celle qui atteignait sa vingt-cinquième année se détournait déjà de Paul Bourget et de Maurice Barrès pour subir l'influence d'André Gide et voir éclore, puis s'épanouir l'oeuvre de Proust — interprétation de tout un monde sous l'angle d'une vision intérieure, "vrai défi au roman" pensaient quelques-uns sans se rendre compte que celui-ci peut être rajeuni par l'apport de conceptions nouvelles. Que d'analyses à tenter encore, pour de jeunes romanciers et de secrets à découvrir, après lecture d'*A la Recherche du Temps perdu*, d'un rayonnement moins étendu, peut-être, que l'*Immoraliste* et la *Porte étroite* de Gide, où l'univers se reflète en une seule âme — avec ses clartés et ses ombres — et dont l'auteur, engageant sa personnalité dans ses écrits, introduisant dans le roman — dans le récit — sa propre critique, aidait par là même au renouvellement de certains thèmes.

Formes diverses du roman français, élargissant le champs de notre curiosité. Le réalisme poétique du *Grand Meaulnes* par exemple, dont les trois personnages masculins sont la triple image de l'auteur ; la fantaisie — grâce désinvolte — de Giraudoux dont on ne sait au juste si elle se moque ou s'attendrit — sorte de violence souriante dans *Bella*, *Combat avec l'Ange*, *Choix des Elues* ; les premières nouvelles de Paul Morand ; le premier roman de Giono, etc... autant de voies nouvelles où pouvait s'engager vers 1920, la jeune littérature, qui n'était pas non plus insensible aux tentatives extrêmes d'André Breton ou de Philippe Soupault, si l'on en juge par certaines oeuvres parues alors, à peine élaborées, fiévreuses — oeuvres de refus ou, comme on disait, d'évasion. Que l'on échappât au réel par goût de l'aventure, de l'enfance ou du rêve, était-ce là cependant pur désir

d'évasion, puisqu'on ne s'y cherchait pas moins que l'on ne s'y fuyait ? Et quoi d'étonnant si pendant la seconde période de l'après-guerre, parmi les oeuvres de valeur, il en est peu qui n'offrent du roman cette figure particulière — signalée plus haut — celle de l'auteur lui-même, plus ou moins nettement marquée du mystère qui lui est propre. Et jamais peut-être le roman n'avait été à ce point et aussi généralement ce qu'il est devenu : l'expression complète d'un homme.

Sous le masque de la fiction, les romans de Ramuz des *Signes parmi nous* à la *Grande peur dans la montagne* (1916-1927) ne sont-ils pas l'expression poétique — artistique — de l'inquiétude du romancier, de son besoin de salut ? Et, d'une veine plus psychologique, combien de romans de Mauriac ou de Marcel Arland font revivre aussi le drame intime de leurs auteurs ! N'est-ce pas André Malraux lui-même que l'on retrouve à travers son oeuvre, et de Colette ne pourrait-on pas dire qu'elle est le principal personnage de ses livres ? Il n'est pas jusqu'aux romans de Julien Green qui ne semblent se modeler, non peut-être sur la figure de l'auteur, mais sur ses rêves, son trouble et son "hôte intérieur".

Dans cette esquisse de premier jet, que ne puis-je mentionner d'autres noms — d'autres oeuvres qui relèvent de ce réalisme poétique, né entre les deux guerres, comme la *Maison de Verre*, de Robert Francis, par exemple — romans de poètes ou "poésie de roman", avec Jean Cocteau, Georges Limbour ou, sur le mode baroque mêlant à la fantaisie l'humour, la manière d'André Salmon, de Marcel Aymé ou de Max Jacob.

Il me faudrait, enfin, pour que cette ébauche soit complète, rappeler d'autres genres de romans, en parlant du sujet plus encore que de la forme, d'autres tendances, comme celle de Pierre Hamp par exemple,

dans le roman social, de Pierre Mac-Orlan, Blaise Cendrars, Francis Carco dans le roman d'aventure, de milieu ou d'atmosphère. C'est après 1914-1918 que Duhamel, Martin du Gard et Jules Romains entreprirent de brosse, en plusieurs volumes, le tableau d'une époque. Appels à l'énergie, chez Joseph Peyré, à la méditation, doublée parfois d'indignation, chez Léon Bopp, Louis Guilloux ou Jean Prévost. Sagesse sensible de Lacretelle; mystique hautaine de Bernanos. Romans de la mer d'Edouard Peisson, Roger Verce; romans de la terre, de Pesquidoux, Pourrat, Raymonde Vincent, etc...

Belle vitalité, en somme, pour un genre littéraire qui, disait-on, touchait à sa fin !

*
* *
*

La coupure de six années entre la production romanesque d'avant-guerre et la reprise de 1945-46, a-t-elle été aussi profonde que le prétend plus d'un critique ? Et certains caractères du roman français qui apparaissent aujourd'hui dominants, n'existaient-ils pas déjà avant 1939-1940 ? Je pense à la *Nausée* de Sartre et au *Sang Noir* de Guilloux — deux oeuvres significatives de cette période, deux romans-témoignages, et dont les deux principaux personnages — Roquentin et Cripure — se ressemblent autant par la crudité de leurs propos que par leur attitude paradoxale et l'anarchisme de leur intelligence. Est-ce la faute de la littérature si l'époque devient sinistre et aussi certains romans qui en sont le miroir ? Et n'est-il pas naturel que le désordre succède aux signes qui l'annonçaient, comme il est légitime d'espérer qu'à des indices de stabilité fera suite un état d'équilibre ? "Faites-nous de bonne politique", pourraient dire certains écrivains, "et vous aurez des livres "toniques".

A la différence de ce qui s'est passé vers 1920, le sentiment d'inquiétude, l'angoisse même suscitée par l'événement, ne se sont guère transformés à la fin des hostilités, en un goût de vivre, déraisonnable peut-être, mais combien salubre ! Rien qui rappelle aujourd'hui les brillants débuts d'un Paul Morand par exemple, appels aux dépaysements, goût de l'exotisme et du voyage, ou comme naguère — 1896 ou 97, et par contraste avec *Paludes* — les appels à la ferveur de Gide dans *Nourritures terrestres*. Le rêve d'une *Géographie cordiale de l'Europe* (Duhamel) semble s'être envolé, et celui aussi d'une *France, la douce* (Paul Morand) à la vie facile.

Trop de choses que l'on redoutait se sont réalisées, jusqu'à la tentation de l'indifférence ou du désespoir qu'ont exprimée avec talent, dans le monde des lettres, certains nouveaux venus, et dont portaient moins ostensiblement la marque les ouvrages antérieurs à 1940.

Et dans ce cahos des perspectives — "Crise du roman", disent les uns ; "altération du sens des valeurs"... "équivoque entretenue par une critique de parti pris" disent les autres — le plus curieux de l'affaire, semble-t-il, est de voir certains éditeurs, malgré l'incohérence de leur programme, publier encore des romans excellents (1) que ne récompensent pas toujours, hélas, les grands prix littéraires.

Qu'Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, etc... soient plus représentatifs d'un "climat" et d'une "tonalité" par lesquels se révèle le désarroi contemporain, comme Morand, cité plus haut l'était d'une certaine "euphorie", caractérisant en 1920 l'immédiate après-guerre, il ne s'ensuit pas que disparaisse pour autant, dans la production littéraire d'aujourd'hui, la conception du roman d'analyse, tel que l'a institué et réalisé la tradition française. D'ail-

(1) "L'Etranger", "L'Invitée", "Rude Hiver", "Hyacinthe". etc....

leurs, combien de romanciers ne sont pas “existentialistes”, que la réalité obsède — sortes de “naturalistes” en rupture de ban — mais qui se refusent à l’accepter comme telle ; ils l’interprètent, la morcellent, la désintègrent à la façon de Jean Orieux, par exemple, dans *Fontagne*, de Raymond Queneau et d’autres, qui font subir au monde réel les mille transformations suggérées par leur vision personnelle des choses et des êtres.

Combien d’auteurs aussi, sans se soucier de l’actualité, se complaisent encore à décrire — à scruter — les temps qui ont précédé les événements de 1940, comme si le roman psychologique ou poétique d’avant-guerre retrouvait et suivait sa veine naturelle. Histoires qui recréent un milieu, une famille, en révélant parfois le besoin qu’a la société d’un nouvel humanisme. Récits qui touchent à la formation morale, à l’éducation sentimentale, où s’associe — curieuse contradiction — l’intensité affective à l’absence presque totale d’action.

Et ne manquent point non plus parmi les nouveaux romanciers, ceux qui préfèrent l’introspection à l’agencement d’une suite de scènes nées de leur observation ou de leur pouvoir d’invention — Encore faudrait-il qu’au lieu de se confiner dans leur subjectivisme — “échappée” qu’est pour eux, disent-ils, le roman, “à l’intérieur de leur esprit” — ils le “transcendent”, à l’instar de Proust par exemple, en donnant à leur confession plus ou moins subtile le ton d’une expérience vécue, dans un décor qui ne soit pas seulement cérébral ou schématique.

Il serait vain de vouloir interroger l’avenir. Et même n’est-il pas trop tôt pour essayer de définir l’une ou l’autre des formes par lesquelles s’exprimeront les principales tendances encore incertaines du roman d’aujourd’hui ? Du simple récit divertissant ou re-

présentant en une étude de mœurs l'être humain en action, jusqu'à la révélation d'un monde psychique encore mal exploré, autant de possibilités qui se sont déjà présentées au cours de notre histoire littéraire, comme si le roman, étant un genre susceptible de toutes sortes de formes, se développait suivant des directions imprévisibles.

*
* *

II.

Dans un essai de 200 pages, paru assez récemment — sorte de bilan littéraire semblable aux lignes qui précèdent — M. Fernand Baldensperger tente de définir, dans *Littérature française, entre les deux guerres*(¹) ce qu'il appelle "l'individualisme de l'incurable adolescence". "Les Juvenilia", écrit-il, "se succédaient, bourrés d'aveux troubles — inquiétude confuse — alors que les années 1919-1920 n'avaient pas mis fin aux analyses obstinées de Paul Bourget, à la morale traditionnaliste d'un René Bazin ou d'un Henry Bordeaux.

Pour combien de jeunes auteurs de ce temps-là, en effet, le "moi profond", comme disent les psychologues, au lieu de se sentir rattaché à famille, cité, religion, etc... était au contraire impatient de se découvrir un axe individuel, d'articuler sa seule dépendance à l'égard d'une conscience autonome, de l'intelligence critique ou des simples évidences cosmiques. Exploration du royaume des sens ou du subconscient... Introspection de Proust ; émerveillement de Giraudoux devant l'irrationnel. L'appel du vaste monde, chez Paul Morand ; le lyrisme de la terre, chez Giono ; le roman psychologique (Mauriac, Arland, etc.....)

(1) Ed : Sagittaire-Marseille.

qui se mue en roman-fleuve (Martin du Gard, Duhamel, etc...) Le thème de la revendication sociale, chez Malraux ; le roman populiste ; l'exigence religieuse, chez Rivière, Claudel, Bernanos. Chemin faisant, à plusieurs reprises, M. Baldensperger consacre l'attention qui convient à Gide et à Valéry — chefs de file — et il n'oublie pas de jeter un coup d'oeil — trop rapide — sur l'odyssée du théâtre et la poésie, oscillant entre le songe exprimé à nu, l'incertitude ou la lucidité.

En somme, dans ce livre, vue trop cavalière d'une époque agitée ; d'après l'auteur, vingt années d'intense production littéraire, au cours desquelles s'affirment, en se contrariant, l'exercice avisé de l'intelligence discursive et — “musicalité secrète qui pourrait bien trahir la logique” — la recherche, plus ou moins consciente, de tout l'inexprimé... Puis, apparaissent certains indices d'un raffermissement que la guerre n'a pas laissé s'épanouir — velléités de rattachement à quelque tradition. Et cela permet à l'auteur de dénoncer — assez gratuitement, semble-t-il — l'absence d'un idéal altruiste ou civique dans les ouvrages d'alors, comme s'il accusait les écrivains de l'“entre-deux guerres” de n'avoir point su se donner un “mythe dominant”, appelé à remplacer celui qu'ils avaient jeté bas. “Le stoïcisme et l'héroïsme se font rares”, écrit-il à propos de l'oeuvre de Malraux et de certaines pages de Saint-Exupéry. “Trop de manieurs de concepts là où il faudrait des combattants”.

Quelques archanges, plusieurs mandarins et presque aucun paladin !

*
* *

Dans ses *Nouveaux Jalons* (1), M. Jean Schlumberger unit la clairvoyance du moraliste aux songes

(1) Ed : Gallimard.

éveillés du romancier. Assez habile, comme toujours, à trouver des sources d'inquiétude dans la vie contemporaine — *L'homme heureux*, *Inquiétante paternité*, etc... — il se penche ici sur quelques-uns des malaises français et, dit-il, “ces études ne sont pas de gratuites vues de l'esprit ; directement ou par quelque détour, elles ont toutes jailli des réalités présentes”. Déclin de la bourgeoisie, carence des élites, etc... préoccupations qui sont d'aujourd'hui et que demain suscitera encore. De quel doigt impérieux l'auteur désigne certaines lézardes de la culture intellectuelle ou spirituelle ! L'ère du béton lui inspire des pages denses et nourries. “Le béton, vaste aggloméré”, écrit-il “où cailloux et grains de sable n'ont pas de destin propre, n'adhèrent que par l'artifice d'un ciment “jointif” — symbole d'une société envahie par l'anonyme et le collectif”.

Avec une patience d'apôtre pondéré l'auteur énumère les moyens de rapprochement entre les masses et l'élite, comme si celle-ci, sous peine d'abdiquer, devait trouver avec celles-là un “modus vivendi” qui lui permette de faire participer le plus grand nombre à cette culture de l'esprit, dont elle se croyait jusque-là seule détentrice. Que l'art soit plus largement répandu dans tous les milieux. Que le souci du beau devienne perceptible à chacun jusque dans les gestes de chaque jour. Que le théâtre plus “vivant” que le cinéma — un échange plus actif s'y établit, par-dessus la rampe, entre spectateurs et acteurs — ne soit plus une “industrie” comme une autre, et dont ne profite qu'une certaine classe, mais vraiment le théâtre du peuple, plus accessible à tous — expression sociale de la culture nationale. Et la guerre n'a pas empêché cette idée de gagner du terrain, déclare M. Schlumberger, qui insiste sur l'oeuvre d'avant-garde de jeunes compagnies enclines à renouveler le répertoire, à l'épu-

rer surtout ; la récente introduction de l'enseignement dramatique à l'université et dans certaines écoles "contribuera aussi", écrit-il, "à former le goût du public, en rendant celui-ci plus sensible à ce qui fait la qualité du jeu et la substance d'une pièce".

Combien de signes de ralliement l'auteur s'efforce de découvrir, sans que jamais, devant maintes difficultés, son ton ne s'élève ou ne s'irrite ! Au contraire, laissant à d'autres le plaisir, plus facile, des jeux de massacre, le moraliste que tient en éveil la conscience de l'intérêt commun reconstruit plus sûrement pour l'avenir.

* *
* *

Le dernier livre de M. Ramon Fernandez *Itinéraire français* ⁽¹⁾ — encore un essai dont je veux rendre compte — est un recueil d'études critiques, sorte de "retour aux livres", écrit l'auteur, "après l'affreuse coupure de la guerre", un pèlerinage aux sources de de la culture et "propre à faire remonter vers soi la marée des idées qu'on n'apercevait plus qu'à la ligne d'horizon".

Judicieuses et profondes réflexions sur Montesquieu et la science des sociétés, sur Tocqueville et Montalembert, sur la pensée scientifique et la philosophie de l'histoire ; moins de justesse de touche, ce me semble, dans les pages consacrées au classicisme et au romantisme, sorte de mise au point qui vise à relier le présent au passé dans la deuxième partie de l'ouvrage, la plus importante, après une étude sur Péguy d'une rare précision ⁽²⁾, un "tableau de la littérature française contemporaine" du plus vif intérêt.

Ici l'auteur se décide à prendre position — d'aucuns trouveront même qu'il s'engage beaucoup, mais

(1) Edition du Pavois - Paris - Lire du même auteur : "André Gide", "Marcel Proust" et Messages".

(2) Les méthodes de travail de Péguy "manière de composer" d'"incarner" l'idée par la répétition du même mot, etc...

cela n'est pas pour me déplaire, puisqu'il le fait sans parti pris et que son tableau n'est pas un palmarès, Il relève d'abord le rapide succès, "surgissement hors de l'ombre", écrit-il, de jeunes écrivains qui n'étaient, avant 1914, connus et goûtés que par un petit nombre, c'est-à-dire de Gide, Claudel et Valéry, "tous trois tenants du symbolisme ou y aboutissant" — indice, à la fois du rayonnement de ce mouvement littéraire et de la réaction d'un certain public en faveur de ce qui pouvait faire oublier les menaces d'une guerre prochaine. Sans doute, cette double remarque n'a-t-elle rien de bien neuf et la vraie originalité d'*Itinéraire français* réside plutôt dans les conclusions que tire l'auteur d'un ensemble de phénomènes dont il ne fausse aucun des traits essentiels. Mise en valeur, très réussie, d'une littérature inspirée par l'"actuel" et de l'importance qu'il y aurait à lui donner le pas sur le reste, comme si la primauté de cette littérature "vivante", isolée et définie par le critique, devait reléguer à l'arrière-plan toute autre forme d'expression littéraire.

La brièveté relative de son essai obligeait peut-être l'auteur à "schématiser", cependant je m'étonne qu'après avoir proclamé "la richesse et la variété" de la littérature contemporaine, il s'en tienne, pour conclure, à quelques propositions assurément justes, mais dont la rigueur même contredit cette diversité qu'il a dès l'abord posée en principe. Après quoi, puisqu'il s'agit de critique, je me demande si M. Fernandez relève, en définitive, du dogmatisme ou de l'impressionnisme — peut-être des deux à la fois — et j'avoue que le mode, tantôt intuitif, tantôt scientifique, dont il use dans la description et dans l'analyse me fait songer à Thibaudet, pour qui l'impression passée au crible de l'intellect, de l'effort mental, produit une pensée — la pensée même de la vie.

Parmi tant de romans, lus cet été, en voici quelques-uns—roman de l'enfance, romans de la province, etc... dont je rends compte "en bref", et sans citations.

Prenant prétexte des dons exceptionnels de sensibilité et de clairvoyance qu'il a probablement observés chez un garçonnet de son entourage, M. Marc Bernard nous promène avec aisance dans le domaine obscur des premières années de l'homme. Et le personnage principal de son *Pareils à des Enfants*—stricte et aiguë, sa peinture demeure équilibrée—n'est pas, Dieu merci, l'un de ces enfants "littéraires" qu'ont créés de toutes pièces plusieurs grands écrivains.

Abandonné à lui-même, Léonard court les rues, lorsqu'il n'est pas en classe. La laideur de certains êtres — leur aspect soufiteux (il habite un quartier populeux) — le frappe au même degré que la beauté ensoleillée d'un paysage. Que dis-je ? Elle le met dans un tel état de colère, sinon de désespoir, qu'il accable d'insultes l'un de ses condisciples dont le charme est irrésistible.

Un jour, pourtant, la parole biblique, lue par hasard: "Si vous ne devenez pareils à des enfants..." le bouleverse étrangement. Une sorte de crise mystique — trop longue à décrire ici — l'achemine hors des sentiers pierreux qu'il a jusque là suivis. Peut-être la vie lui apparaîtra-t-elle moins cruelle. De quoi demain sera-t-il fait ? Il hésite... Regrettera-t-il ses mouvements de révolte qui avaient leurs attrait ? Et cet état d'enfance négatif (l'imaginaire cédant au réel) — attente anxieuse et fiévreuse — sera-t-il compensé après tant d'inquiétude par une prise de possession plus sereine du monde où pourraient avoir leur place, outre l'intuition, l'imagination et le rêve ?

Sait-on que dans un petit livre publié après sa mort (1944) — *Roman et Province* — M. Edouard

Estaurié, l'auteur de *l'Empreinte*, de *Solitudes*, etc.... s'est plu à nous rappeler quelle importance avait à ses yeux la province dans le roman français, cette province qu'il aimait dans ses paysages et dont le calme ambiant favorise le développement de certains drames secrets, étudiés par lui-même avec trop de gravité peut-être.

Et tant de fictions provinciales que l'auteur nous rappelle aussi, dues à des romanciers placés entre le spectacle du monde et leur âme solitaire, partant plus capables de ces repliements, de ces silences méditatifs sans lesquels il n'est guère d'oeuvre viable.

Dans *l'Esprit de famille*, M. Jean Milo met l'accent sur les loisirs provinciaux, sur le peu de prix accordé par ses personnages au temps qui s'écoule avec lenteur à la campagne. Et la famille dont il s'agit ici, de souche nettement provinciale — tels de ses membres travaillant aux champs, tels autres dans la petite industrie — végète à l'enseigne de la médiocrité et de la veulerie. Pas de grands chagrins ni de joies brûlantes. De l'indolence, de la flânerie et pas mal de fatalisme devant l'infortune. Quant au narrateur — un adolescent — d'abord submergé comme les siens, du fond de ces eaux stagnantes, c'est très lentement qu'il remonte à la surface, et tente sans aucune révolte d'échapper par la lutte, non par la fuite, à la torpeur de son existence.

Tandis que Jules Renard eût écorché de son ironie cette famille d'indécis, unis seulement par le nom, enlisés dans leurs habitudes, l'auteur, non dépourvu d'humour ni de vigueur répugne cependant — on le sent — à courir aux extrêmes. Au mordant d'une eau-forte, il préfère la caricature discrète et de son récit sans éclat se dégage néanmoins toute la vérité d'une situation essentielle — cette expérience précoce

d'adolescent, où l'amertume n'aurait pas eu le temps de prendre sa place.

Dans le *Grenier à sel*, de Louis Parrot, l'attention simultanée que l'auteur accorde au visage de sa cité, au cours de la Loire, à l'émigration de certains habitants, n'est pas sans embrouiller le fil de son histoire. Il en résulte pour le lecteur une impression de déséquilibre. Où est le roman ? se demande-t-on. Le véritable héros est-il ce jeune provincial qui voulut chercher fortune au dehors et revint, déçu, se terrer dans son bourg natal, ou le trop inventif propriétaire du grenier à sel, que l'on appelle dans le pays, "le grand manitou" et qui s'avoue finalement vaincu par ses propres rêves ?

Après combien de pages ... discerne-t-on l'intention de l'auteur dans son insistance à nous communiquer, par une peinture habile, et à plusieurs reprises, cette sensation d'étouffement spirituel qui n'est pas, certes, le propre de la province, mais qui y acquiert un poids plus lourd qu'ailleurs ? Et le conteur de prendre pour point de départ, et comme symbole, cette Loire gorgée d'eau de sable qui, par intermittence, inonde dangereusement les cultures et fait peser sa menace sur la "basse-ville". Images parfois puissantes, d'une telle densité, et se mêlant si bien à la trame du roman que je me demande pourquoi, dans son dernier épisode, Louis Parrot quitte là le fleuve dont il nous imposait poétiquement l'obsession — c'était là son vrai sujet — et revient à l'un de ses personnages — celui du grenier à sel — pour nous le dépeindre soudain délivré de ses fantômes. Revirement vraisemblable, sans doute, mais rupture regrettable, au point de vue de l'art.

Dans *Château d'ombres* de M. Marcel Brion, nous retrouvons cette manière de transposition poétique si chère à l'auteur — je pense à son *Caprice*

espagnol, à *Folie-Cladon* — et qui nous donne l'impression — l'illusion — qu'à l'égal de Miomandre, dans *Fugues*, il écrit, lui aussi, ses contes, dans un état de rêve éveillé.

Quoi de plus simple que le sujet de son livre ? Au cours d'une promenade à la campagne, le narrateur s'arrête devant une grille ouverte, s'engage dans une allée déserte d'où il aperçoit, par-dessus les broussailles, un parc abandonné... Quel mystère, devine-t-il, peut donc habiter ce domaine ? C'est ici que l'auteur pose, sans jamais abuser de l'allégorie, et l'on goûte chez lui ce raffinement du jeu esthétique. Le promeneur s'installe devant une petite ferme, proche de l'entrée (la fermière et sa fille ne paraissent pas s'en étonner), puis il se livre à des observations singulières, comme s'il était halluciné, assiste à des scènes d'amour, des rencontres, des divertissements..... fêtes galantes des châtelains d'autrefois. Une statue semble s'animer, au fond du parc ; les pièces d'eau reflètent des visages inconnus ; le galop d'un cavalier ébranle le sol. Et dans le château d'ombres qui garde ses secrets, revit l'âme du passé, en une féerie discrète.

Avec quelle finesse de sensibilité et de style, Marcel Brion sait unir le sens de la composition aux thèmes poétiques que lui suggère son imagination créatrice. Et telle est aussi la sincérité de son émotion qu'il sait, à l'instar d'Henri de Régnier, dans *Histoires incertaines*, éveiller en nous de profondes résonances par le récit romancé de ses rêves.

Qui donc a pu prétendre — je ne m'en souviens pas — que l'*Histoire d'un fait-divers*, de M. Jean-Jacques Gantier, était un récit populiste, conçu et rédigé par un homme épris d'esprit classique ? (L'on sait que le populisme a commencé de se dessiner vers 1929, sous les auspices de Léon Lemonnier, André Thérive et Eugène Dabit. L'école baptisait "popu-

lisme” une sorte de retour à certaines données des thèses naturalistes, et de plus, protestait non sans éclat contre l’artificiel dans l’art. A ce prix-là, combien d’écrivains imbus d’un art authentique et sincère seraient populistes sans le savoir !)

A lire son livre, couronné en 1946 par les Goncourt, je me rends bien compte que M. Gautier ne mange guère de ce pain-là. L’ordonnance de son plan, une certaine tendance au réalisme ne dissimulent qu’au lecteur pressé son émotion devant la nature, et les visions de Paris. D’autre part, son sujet que lui a soufflé un jour à l’oreille Me Isorni et dont il a fait une étude assez poignante de l’âme ouvrière, n’implique pas nécessairement l’appartenance de l’auteur à un clan littéraire défini. “Je comprends mal”, a-t-il écrit lui-même dans le Figaro ⁽¹⁾, la distinction entre romans idéologiques et romans tout court et l’hostilité de quelques-uns pour une littérature qui ne vise qu’à peindre. Et c’est pourquoi aussi, je voudrais qu’il n’y eût pas des romans “engagés” et des romans “méprisés”... “En art, seul l’art importe. Ce qui compte, c’est la valeur humaine d’un ouvrage, c’est la résonance des créatures...”

Quelque part, en banlieue parisienne, dans la salle à boire crasseuse de l’*Idéal Hôtel* — l’histoire d’un fait-divers commence par la fin — le patron Pouyade joue aux cartes avec son employé Melfleu, dit... l’Asperge.

Il est neuf heures du soir. Soudain, venant de l’étroit couloir de l’hôtel, débouche une femme couverte de sang, une affreuse blessure à la gorge. L’assassin, aux cheveux déjà gris, la suit, comme affolé, mêlant avec ses doigts le sang de sa victime à celui qui coule de son visage. Bref, un drame passion-

(1) 2 Janvier 1947.

nel pareil à tant d'autres. La femme mourra à l'hôpital et l'homme sera traduit en justice.

Le juge-enquêteur se met à instruire la cause et aussi le romancier en un style sobre, sans ornements, et qui puise son tragique dans un réalisme exempt de toute obsession. Et le psychologue, en lui, ne s'effaçant point derrière le visuel, rien ne justifie l'étiquette d'écrivain naturaliste dont on a voulu l'affubler. Il y a même, au contraire, une certaine grandeur sans artifice dans la vie de ce Lucien Cappel, mineur du Pas-de-Calais, marié à une créature tyrannique qui le contraint de quitter les siens, de végéter à Paris où il divorcera. Puis, comme si le poursuivait la malchance il finira par "s'enticher" d'une autre femme dont la mauvaise conduite sera telle qu'il aura recours au crime pour échapper à son tourment.

Une certaine sympathie pour ce malheureux, à peine indiquée, mais perceptible à plusieurs pages, certains aspects rians de la campagne, aux abords de Paris — d'une rare sûreté de touche — nous font oublier parfois, au cours du récit, ce que le drame de M. Gautier pourrait contenir de cruauté et de pessimisme apparents.

Chez M. Henri Troyat, l'auteur de *l'Araigne*, *Le Mort saisit le Vif* ⁽¹⁾ etc..., les ressources du métier répondent aux exigences du sujet — en quoi ce romancier, selon la thèse de Sartre que "les sujets proposent le style" nous paraît un écrivain authentique. De plus — indice de sincérité — sa façon de dire — de conter — est à l'image de sa tournure d'esprit.

Tout en s'attachant au réel — le "naturalisme" de ses débuts s'est déjà relâché — il sait apercevoir et nous montrer ce que le développement fatal d'une situation donnée implique de diversité dans les états d'âme de ceux qui en sont les héros ou les victimes.

(1) Romans dont nous avons rendu compte dans nos précédentes chroniques.

Dans *Le Signe du Taureau*, par exemple — son nouveau roman — Germain Laugier, dont la quarantaine a fait un bourgeois égoïste, croit trouver dans le renouement d'une aventure de sa jeunesse une sorte de revanche contre le faux bonheur que lui a dispensé l'existence. Et le premier moment de vertige passé — l'expérience ayant abouti à un échec — c'est bien vite que Laugier revient à son foyer, à sa radio, à ses pantoufles, avec le sentiment (lui qui était complice) d'avoir été dupé.

Tout cela, l'auteur l'a buriné avec une application minutieuse et sommaire à la fois — chaque "situation" créée par lui, chaque détail, l'aidant plus à relever son sujet qu'à trop l'approfondir. Et dans l'invention des épisodes, je ne sais s'il faut attribuer à l'hérédité russe de M. Troyat ce mélange de l'aigu et du trouble, qui lui est particulier. "Laugier devinait confusément", écrit-il, "qu'en se détournant du labeur artistique il avait abandonné autre chose que des crayons, des pinceaux et des toiles. C'était une façon de sentir, de penser, dont il avait renié le service. C'était la naïveté, la gaité, l'enthousiasme, l'absurdité de l'adolescence dont il s'était dépossédé au profit de qualités plus viriles. C'était un visage d'enfant qu'il avait troqué contre un visage d'homme. Et il n'éprouvait, à l'instant, une telle nostalgie que parce qu'il craignait d'avoir perdu au change".

Je m'en voudrais enfin, de ne pas signaler l'un des attraits de ce roman si captivant déjà par lui-même : l'évocation de certains milieux sociaux qui vont du monde des affaires à celui des artistes — de la salle d'un Conseil d'administration aux cafés littéraires et aux ateliers de Montparnasse. Et sur l'art du sculpteur... sur le problème de la création... des pages où se reflète cette sensibilité complexe d'un auteur encore

trop retenu dans son expression par une discipline formelle (1) dont il se libérera, peut-être, un jour.

*
* *

La poésie française qui a résisté, pendant la dernière guerre, aux épreuves politiques et matérielles du moment, puis est redevenue obscure et primitive — par réaction — renaîtra-t-elle pour retrouver une couleur et une spontanéité nouvelles ? Telle est la question que se pose M. Georges Lafourcade, dans *Heurodys ou la renaissance poétique*, une série d'études consacrées à La Tour du Pin, Aragon, Lochat, Pierre Emmanuel, René Fernandat, et, dans la deuxième partie de l'ouvrage, une autre série de courts essais où l'auteur définit une poétique conditionnée avant tout par le "rythme intérieur", et qui se dispense de la rime.

Ce qu'il appelle "l'amour du clair-obscur" — ce goût de l'abstraction et de l'ellipse, ce désir d'exprimer, à l'état pur, les secrets de son être intime — serait moins dû, lui semble-t-il, à un excès de musicalité dans le choix harmonieux des mots, qu'à la primauté de l'intuition poétique, reconnue supérieure, en art, à la pensée continue et précise. "Combien de poètes d'aujourd'hui", écrit-il, "admettent à l'état brut certaines images de rêve — ou du réel — et les reproduisent avec un minimum de transformations".

En somme, techniquement parlant, toute une série de phénomènes — rénovation de la métrique et de l'inspiration — qui se sont affirmés avec une force croissante depuis une dizaine d'années et qu'il serait vain de passer sous silence.

Il reste à savoir si l'évolution espérée par l'auteur se produira — vers une poésie en quelque sorte "néo-classique", intermédiaire entre la poétique traditionnelle et celle du symbolisme ou du surréalisme.

(1) ... celle du "naturalisme" littéraire.

N'est-ce pas (je l'ai dit plus haut) durant la guerre que certains tenants de cette poésie nouvelle ont exprimé, sous une forme adroitement transposée, la résistance d'un peuple dont ils percevaient les sourds appels, comme autant d'échos de leurs voix intérieures ?

Amertume d'abord du poète, puis espoir et attente, dans ces vers d'Eluard (1) par exemple, qu'il me suffit de rappeler. (Ni signes de ponctuation, ni rimes, à peine quelques assonances),

“De tous les printemps du monde
Celui-ci est le plus laid
Entre toutes mes façons d'être
La confiante est la meilleure

L'herbe soulève la neige
Comme la pierre d'un tombeau
Moi je dors, dans la tempête
Et je m'éveille les yeux clairs”.

Ou encore :

“Merci minuit douze fusils
Rendent la paix à l'innocent
Et c'est aux foules d'enterrer
Sa chair sanglante et son ciel noir
Et c'est aux foules de comprendre
La faiblesse des meurtriers”.

Presque le recours au silence. Le hasard des signes, des rapports d'images, marque et dérobe à la fois une présence attentive et lucide. Et le poète se garde de commenter le présent ; à peine en évoque-t-il les conditions.

Une telle attitude s'accorde chez Eluard avec la notion même qu'il s'est toujours faite de la poésie ; ce qui le travestit aux yeux d'autrui, lui est vêtement — non déguisement — familier, et sans feinte aucune le représente. Aussi bien n'a-t-il point eu à transfor-

(1) “Poésie et Vérité 1942”.

mer ses moyens d'expression ; simplement la métamorphose à laquelle il soumet le réel, paraît ici plus sévère, plus gravement "concertée" que naguère.

.....

Même thème poétique, ou à peu près, dans un recueil de vers, *Le Témoin invisible*, de Jean Tardieu — Et le témoin, ce dieu barbare né de la souffrance commune, c'est ici l'Ennemi qui, en chaque individu, et parce qu'il fait rêver de délivrance, maintient l'âme en état d'alerte, de vigilance. Et pour exprimer cet univers mental dont trop souvent nous échappe la concordance avec notre univers sensible, le poète procède, de façon abstraite, par groupes de symboles plutôt que par associations d'images.

"La ville en moi fermée en moi dormant
s'ouvre à la marche — Et les bras vont
devant

Comme les arbres nus privés de vent.
Mille volets obscurs s'animent du de-
dans

Et le ciel que l'on ne voit pas bouge pour-
tant.

Quelque chose à travers tout dure long-
temps

Mais se tait. Serait-il temps, serait-il
temps ?"

.....

Les poètes, plus encore que les romanciers, n'assimilent-ils pas inconsciemment mille réminiscences dont ils orchestrent, pour ainsi dire, la mélodie de leur inspiration ? Et je pense ici à cette "jeune poésie française" (nous en parlions plus haut) qui prétend marquer l'originalité de son apport en niant tout emprunt à ses devanciers—fussent-ils ou non surréalistes—parfois même en contestant toute idée d'influence.

C'est sous cet angle qu'il convient de juger, entre autres, l'effort de Pierre Emmanuel, dans ses *Can-*

tos, suite de poèmes courts et rapides où s'affirment pour la première fois, chez lui, les promesses d'un talent authentique.

“Les hommes, non la terre,
Peuvent être asservis.
L'âme allégée des pierres
Des monuments détruits
Garde intacte l'absence
D'un élan résolu
En voûtes de silence
Où résonne l'air nu.

Ainsi quand semblent mortes
Les vertus du vieux sol,
Un jeune arbre en sa force
Les délivre en un fol,
(Quoique sûr de ne tendre
Qu'à son plus haut futur)
Honneur dont le cri tendre
Approfondit l'azur.”

.....
(Poème allusif, peut-être, poème à clé, dans la dernière strophe). (?).

La volonté de resserrement — de dépouillement — que l'on sent chez l'auteur a favorisé d'autres réussites du même genre. Et le lecteur, tout à sa joie de les dénombrer — de les grouper — abandonne sans regret, dans ce recueil, brouillons et esquisses, d'un modernisme facile — qui ne sont que littérature.

.....
Enfin, dans *Diane française* celle qui sonna au moment de la libération — “rose sur la mer, aube sur le mont, étoile dans le jour naissant”—Louis Aragon revient aux formes traditionnelles sans que le mouvement de ses vers en soit gêné ou ralenti. Au contraire, tout en gardant certaines licences poétiques, propres

à servir ses desseins, il ne parvient que mieux à prolonger l'ampleur de son rythme. Dans la chanson du franc-tireur, par exemple.

“Ce n'était pas assez, Patrie,
 Que ce torrent de soldats verts
 Et ton vin rouge dans leurs verres
 Et ton armée à la voierie.
 Il leur fallait les bras des hommes
 Et le coeur naïf des enfants
 Matins graminés ; jours étouffants
 Sommes - nous des bêtes de somme ?
 Bleuets noyés dans l'eau des blés
 Cols des marins couleur des veines
 Qui voit nos peines voit nos haines
 Tous nos navires ont coulé”.

.....
 ou les roses de Noël :

“Le sang versé ne peut longtemps se taire
 Oublierez-vous d'où la récolte vint
 Et le raisin des lèvres sur la terre
 Et le goût noir qu'en a gardé le vin”.

.....
 Et d'autres vers que j'aimerais citer, où l'on sent battre, fiévreux, haletant, le coeur du poète.

JEAN DUPERTUIS.

HENRI DESLANDRES

GRAND ASTRONOME FRANCAIS

L'astronome français Henri Deslandres, qui vient de mourir, a été un admirable exemple de longévité avec conservation des facultés intellectuelles. Il est parvenu, en effet, dans sa quatre-vingt-quinzième année sans infirmité aucune, sinon une faiblesse musculaire qui rendait sa marche difficile. Jusqu'à l'été dernier il fréquentait toujours l'Académie des Sciences où il s'imposait de lire ses communications. La dernière en date est du 21 Juillet 1947. Elle est la conclusion d'un énorme travail qu'il avait entrepris, après sa retraite officielle, sur les spectres moléculaires et qu'il a mené aussi loin que possible, arrêté souvent par le manque de données précises sur des phénomènes d'une énorme importance pour la connaissance de la matière. Les médecins attribueront sans doute à une excellente constitution héréditaire cette résistance étonnante à la sénilité. Lui était persuadé qu'il la devait à son hygiène et à certains traitements physiques au sujet desquels ses collègues étaient assez sceptiques. Quoiqu'il en soit, Deslandres a dépassé de six ans la longévité de son prédécesseur à l'Académie des Sciences, Hervé Faye, mais en revanche conserva son fauteuil neuf ans de moins, soit pendant 46 ans. En une durée

de 134 ans ce siège fortuné n'a eu que quatre titulaires !

Né à Paris, en juillet 1853, Deslandres avait été élève de l'École Polytechnique et il était entré dans le corps du génie militaire. A peine capitaine il démissionna pour se consacrer à l'astronomie. A trente-six ans il fut nommé astronome adjoint à l'Observatoire de Paris avec la mission d'organiser un service de spectroscopie. C'était une époque de grande émulation dans la science céleste. L'amiral Mouchez voulait faire de l'Observatoire de Paris un établissement sans rival. Les observatoires de Lyon, de Bordeaux, d'Alger venaient d'être fondés en province. On songeait déjà à lancer la grande entreprise internationale de la Carte du ciel où les étoiles seraient photographiées jusqu'à la 14^{ème} grandeur. En 1876 on avait créé à Meudon, sur la direction de Janssen, un grand Observatoire d'astronomie physique. C'est là que Deslandres passera la plus grande partie de sa carrière. En attendant il améliore le grand télescope et le sidérostatis de Foucault, à Paris, il commence ses recherches sur les vitesses radiales des astres, sur les protubérances et la chromosphère du soleil, il se classe parmi les observateurs les plus patients et les plus précis.

C'est en 1897 qu'il est appelé comme astronome titulaire à Meudon. L'Observatoire était presque exclusivement consacré à l'étude du soleil. Avec le photohéliographe de Janssen on y prenait tous les jours des photographies de l'astre, qui sont parmi les meilleures qu'on ait jamais obtenues. Un laboratoire d'analyse spectrale permettait d'étudier l'absorption des gaz. Deslandres perfectionne encore cet outillage et fait venir le spectrohéliographe de Paris qu'il installe dans un pavillon nouveau. Il continue à étudier les spectres gazeux, ceux qui sont formés de raies et ceux qui sont formés de bandes. Il débrouille la complexité de ces

derniers et dégage leur loi qui est relativement simple puisqu'elle dépend de trois paramètres nombres entiers. Il se penche surtout sur les spectres de l'azote, du carbone et de l'hydrogène. Analysant le spectre ultraviolet des protubérances il y découvre cinq raies nouvelles. Il avait déjà pu photographier pour la première fois les protubérances grâce à deux raies violettes qu'il avait isolées.

Nommé directeur à la mort de Janssen, en 1908, il s'empresse de faire construire des bâtiments et des appareils en vue d'étudier la physique solaire. Au spectrohéliographe ancien il ajoute un coelostat à deux miroirs, un spectro-enregistreur pour mesurer les vitesses radiales des vapeurs de la chromosphère, et un spectrographe interférentiel. Enfin il crée un spectrohéliographe de 15 mètres de développement, à trois prismes ou à réseau, qui est encore un des appareils les plus puissants du monde pour dissocier les 20.000 raies du spectre solaire. Il put ainsi définir exactement les enveloppes solaires, poser une relation entre l'éclat des vapeurs et leurs mouvements verticaux, et apercevoir des analogies fécondes avec les courants créés dans les liquides et les gaz. En particulier, il caractérise les couches supérieures de la chromosphère par les raies du calcium et de l'hydrogène, et il retrouve ces raies (H et K) sur la surface même du disque. A cet égard les travaux de Deslandres ont concordé avec ceux de Hale aux Etats-Unis, tantôt les devançant, tantôt les complétant. On peut dire que la physique solaire a été solidement établie par ces deux grands astronomes.

Cherchant à expliquer les phénomènes dont notre astre est le siège : taches, facules, protubérances, couronne, etc., Deslandres édifie, de 1926 à 1933, une théorie radioactive du soleil. Le soleil émet avec une intensité variable des corpuscules électrisés de grande vitesse qui sont surtout des électrons négatifs et qui, parvenant dans

l'atmosphère terrestre, créent les aurores boréales et les orages magnétiques. Ces corpuscules sont déviés par un champ magnétique solaire extérieur dans la direction opposée à la rotation de l'astre. Selon Deslandres, les facules et les taches seraient dues aux corps radioactifs rejetés par les volcans des couches profondes. Ces couches seraient bien distinctes. Appleton a vérifié que le soleil émet aussi des ondes radioélectriques de l'ordre du mètre qui proviendraient des variations du champ magnétique conformément aux vues de Deslandres. Ajoutons qu'il avait étendu hardiment sa théorie aux nébuleuses dont il expliquait ainsi la forme spirale.

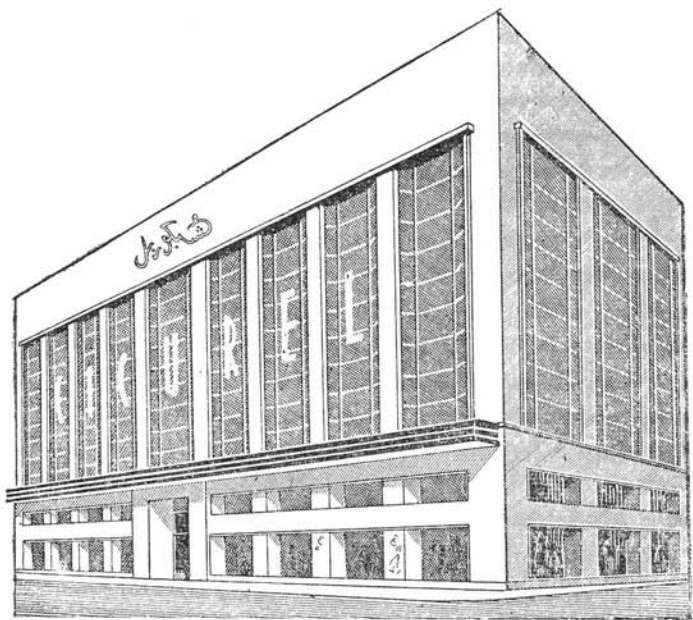
Tout en poursuivant ses recherches passionnantes, Deslandres n'en négligeait pas ses devoirs d'administrateur. C'est lui qui a transformé le vieux domaine royal de Meudon en un observatoire moderne de valeur internationale qui enrichit constamment la connaissance du soleil ainsi que celle des étoiles grâce à un spectrographe stellaire dispersif associé à un télescope Cassegrain de 60, et grâce à une table équatoriale de grandes dimensions. Deslandres a aussi étudié à Meudon la rotation des planètes grâce à la méthode spectroscopique. Il a découvert qu'Uranus et ses satellites tournent dans le sens rétrograde, ce qui a une importance considérable pour la théorie du système solaire.

A la retraite de M. Baillaud, en 1926, Deslandres fut nommé directeur de l'Observatoire de Paris. Il en profita pour faire réunir sous la même direction les deux établissements à la date du 1er Janvier 1927. Il ne conserva ce poste que trois ans, étant à ce moment atteint par la limite d'âge, et il fut remplacé par M. Esclançon. Il se consacra alors à des études théoriques sur la constitution moléculaire telle qu'elle est suggérée par l'analyse spectrale. Après l'astronomie, c'est donc la chimie que l'éminent savant a servie pendant les der-

nières années de sa longue existence. Il a proposé une méthode d'analyse nouvelle qui s'appuie sur quatre lois simples des fréquences. Lorsqu'il disparut, Deslandres venait de démontrer qu'elles s'appliquent au silicium, aussi bien dans les roches de l'écorce terrestre que dans les composés synthétiques du laboratoire.

La renommée de Deslandres était universelle et lui avait valu de nombreuses distinctions académiques étrangères. Il reçut notamment la médaille d'or de la Société astronomique de Londres. Il était le doyen d'âge et d'élection de l'Académie des Sciences.

RENÉ SUDRE



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 264 26

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE

AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

CHEMILA

nouveautés

le caire · paris

ABONNEZ-VOUS A

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈSE ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

**Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU
CAIRE en vous y abonnant et en
abonnant vos amis.**

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULOU

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr—Zamalek—Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.